
STRASBOURG
Texte d'Emile Hinzelin
illustrations de G. Dutriac
LIBRAIRIE DELAGRAVE
PARIS

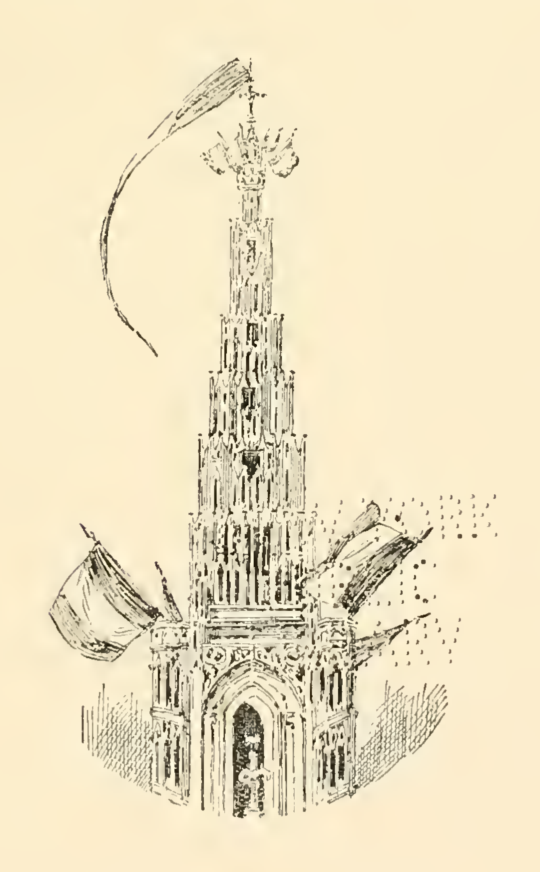
STRASBOURG

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

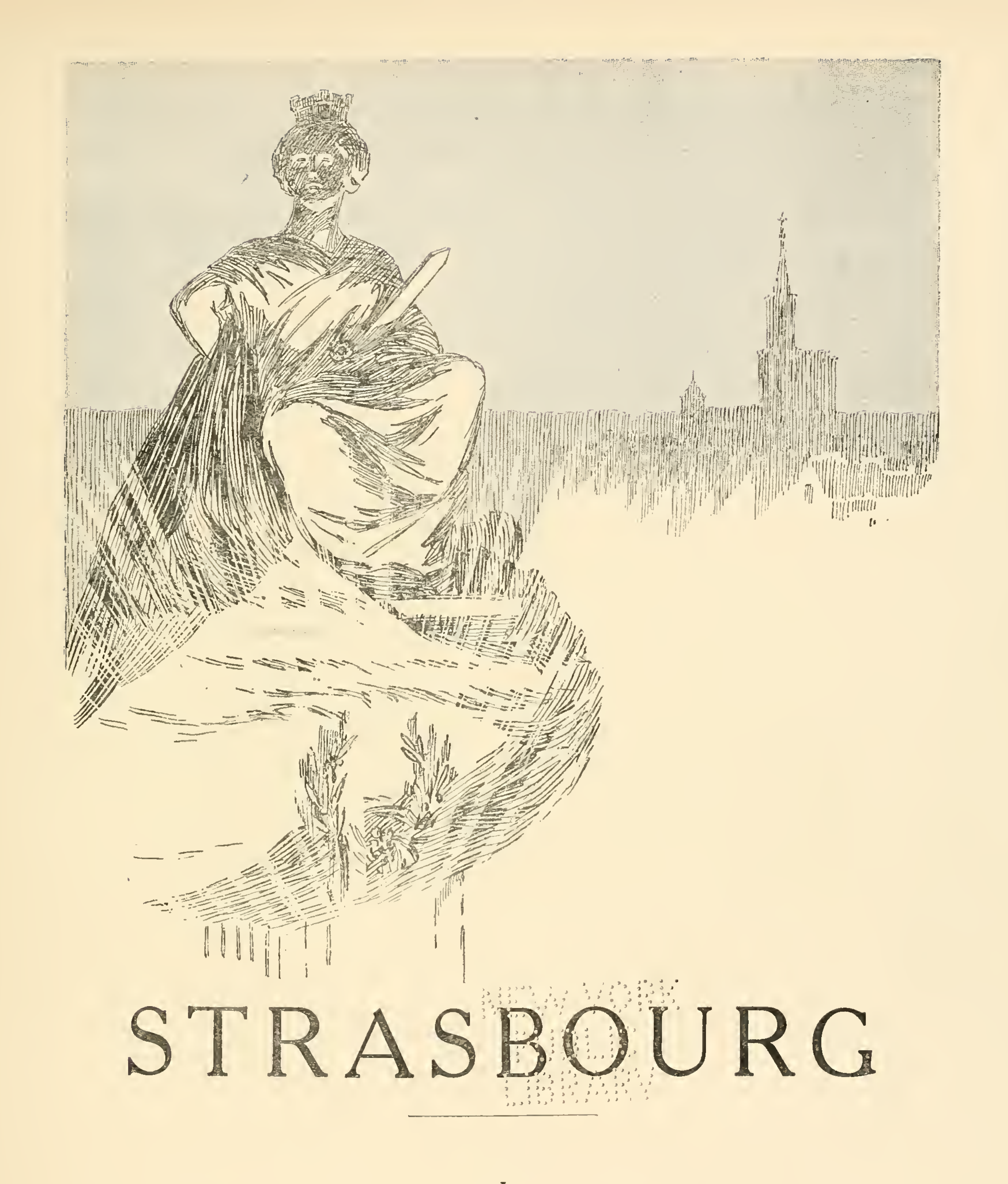
ÉMILE HINZELIN

STRASBOURG

Illustrations de G. DUTRIAC



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1921



STRASBOURG

I

LA RÉCOMPENSE DU BON ÉCOLIER PIERRE GRISSAIN. — EN ROUTE POUR STRASBOURG. — LES LARMES DU *TIGRE*. — NOS VOYAGEURS DEVANT L'HORLOGE DE LA CATHÉDRALE. — DU HAUT DE LA TOUR. — LES NIDS DE CIGOGNES. — LA MAISON DES PÉNITENTS.

Le train express qui part de Paris pour Strasbourg, vers huit heures du soir, passait à Sarrebourg, porte de l'Alsace, sans trop de retard, au moment où blanchissait le ciel de décembre.

Paul Grissain, qui se tenait debout dans le couloir du wagon, encombré de

voyageurs et de bagages, rentra dans le compartiment et souleva légèrement le rideau dont se voilait la lampe du plafond.

Le compartiment avait l'air d'un musée de cire ambulant. Les voyageurs étaient



raidis, chacun dans un sens, par le sommeil bougon et bourru d'une fin de nuit en train express.

Seul, un petit garçon, assis dans un coin, bras croisés, tête à peine inclinée, dormait avec une grâce presque souriante.

Il s'était endormi fort tard, et avec regret. Pour lui, ce voyage que son père, Paul Grissain, lui promettait depuis si longtemps, était un parfait délice de tous les instants.

Son père lui avait dit :

« Si ton nom figure, pour Noël, au tableau d'honneur du Collège, je t'amènerai à Strasbourg. Tu sais que Strasbourg est le berceau de notre famille. Ton grand-père et ta grand'mère y dorment leur dernier sommeil. J'y ai passé les meilleurs jours de mon enfance. Pendant de longues années, je n'y retournais qu'au prix de mille difficultés et en proscrit. J'y suis rentré en soldat, le 21 novembre 1918, avec nos troupes victorieuses. Tu verras Strasbourg, à l'anniversaire des jours où je l'ai revu. Ce sera pour moi une joie infinie de te le montrer, mon vieux Pierre, et de te le montrer en ce moment-là. »

En attendant, le vieux Pierre, qui n'avait pas encore ses douze ans, dormait d'un sommeil ravi, et semblait sourire d'avance aux anges de la Cathédrale.

Son père pensait :

« Le moment est venu de le réveiller. Mais je ne dois pas empêcher les voisins de dormir. »



Il referma donc le rideau qui voilait la lampe, se pencha vers son fils et lui dit tout bas à l'oreille les deux premiers vers de la chanson :

O Strasbourg! Adorable ville
Au cœur si noble et si français.

D'un bond, Pierre fut debout.

« Oh! murmura-t-il, toi qui avais tant promis de me réveiller avant Strasbourg!

— Bah! Nous n'y sommes pas encore. Voici seulement que l'Alsace apparaît et que le jour se lève. Viens voir. »

Dans le couloir du wagon, le premier geste de l'enfant fut pour remettre en ordre, à la boutonnière de son père, le triple ruban de la légion d'honneur, de la croix de guerre et de la blessure.

Et le père se disait :

« Ces décorations, c'est le père qui les porte, mais c'est le fils qui les arbore. Tout va bien. »

Au dehors, l'enchantement commença.

Au pied des douces Vosges, au seuil de la douce plaine, voici Saverne, sur la Zorn, frissonnante rivière.

Paul Grissain fait remarquer à son fils une des hauteurs qui dominent la contrée, celle du haut de laquelle Louis XIV s'écria : « Ah! le beau jardin! »

Cette magnifique vallée du Rhin, nous dit la légende, c'était jadis une véritable mer. « Les roches les plus hautes des Vosges portaient d'énormes anneaux de fer où l'on amarrait les vaisseaux. » Ces anneaux ont-ils existé ? En ce cas, jamais sans doute des vaisseaux n'y ont été amarrés. Pourtant, une mer a baigné ces montagnes que peuplaient le mammouth, le cerf géant et l'auroch.

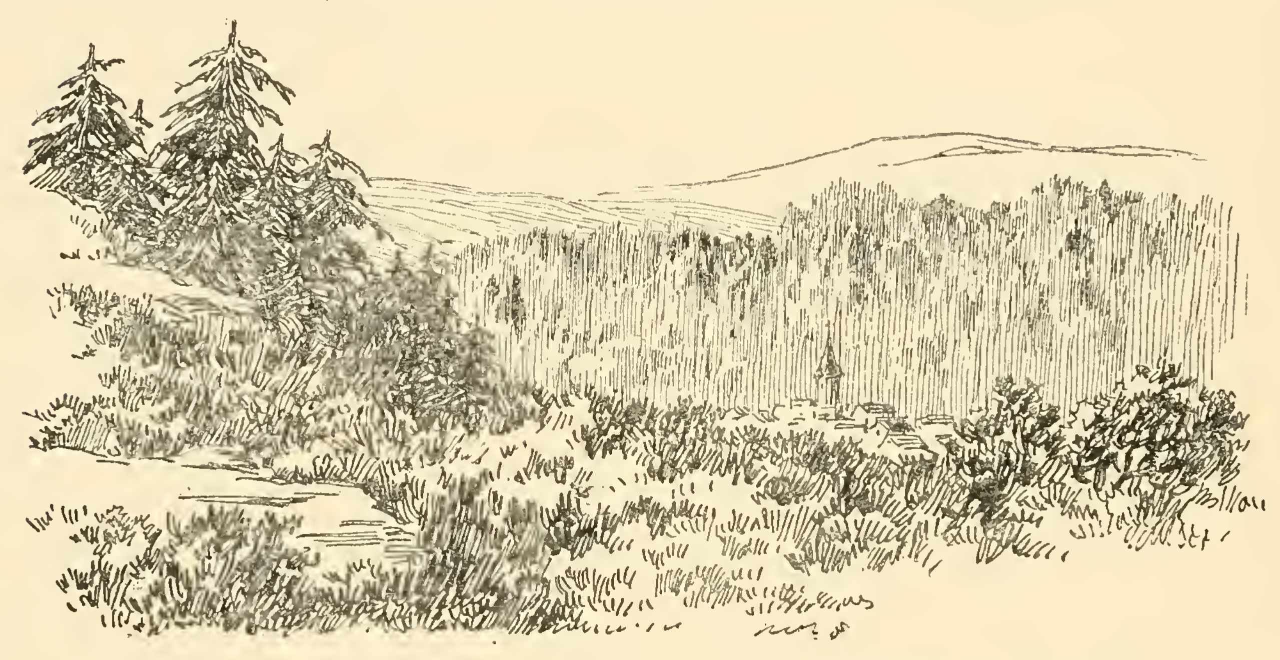
Tout à coup, Paul Grissain dit à son fils :

« Tiens, *la* voilà! »

L'enfant avait compris que c'était de la cathédrale que son père parlait.

« Où donc? » demanda-t-il en frémissant.

Sur la gauche, au-dessus de la brume transparente, le père désigna du doigt la merveille ciselée qui s'élançait vers le ciel.



Il sentait que, malgré lui, des larmes lui montaient aux yeux. Aussi dissimula-t-il son émotion sous un amusant propos.

« Écoute, Pierre, ce qui est arrivé ici, en wagon, à M. Clemenceau. »

L'enfant écoutait de toutes ses oreilles.

« La dernière fois que M. Clemenceau est passé ici, avant la guerre, il revenait d'Allemagne où il était allé prendre des bains. La veille au soir, il avait dit à son secrétaire : « Nous passerons devant Strasbourg au point du jour. Réveillez- moi. »

Au point du jour, le secrétaire alla au compartiment de M. Clemenceau, pour le réveiller. Peut-être projetait-il de lui chanter la chanson : « O Strasbourg, adorable ville. » L'histoire ne le dit pas. M. Clemenceau n'était plus dans son compartiment. Il était déjà dans le couloir du wagon. La tête appuyée contre la vitre, il regardait cette flèche qui se profilait, comme en ce moment, divinement ciselée sur le ciel blanc d'aurore, et il pleurait.

« Les larmes d'un tigre, vois-tu, Pierre, cela ne s'était jamais vu. De crocodile, passe encore; mais de tigre.... Et cela a porté bonheur! »



Alors le père et le fils de rire aux larmes, en aspirant l'air frais du matin que l'envahisseur ne souille plus.

« Strasbourg! Strasbourg! Strasbourg! », criait, en français, l'employé de la gare en longeant le train.

Les deux voyageurs, valise en main, descendirent d'un pas alerte dans le couloir souterrain qui mène à la sortie.



« Halte! D'abord, la gare, dit Paul Grissain. Elle mérite un peu d'attention. Les Allemands l'ont payée assez cher. Elle a coûté 23 millions de marks. Malgré la somme énorme qu'on y a engloutie, elle est mal construite. Son hall a une hauteur démesurée et une largeur insuffisante. Prolongés en vue d'une mobilisation militaire, ses quais seuls ont quelque apparence. »

Sous le hall, à côté de la bibliothèque, Paul Grissain arrêta son fils.

« Regarde là-haut, tout en haut de la muraille : sous ce badigeon blanc, il y a une fresque allemande représentant le vieil empereur Guillaume Ier, salué par des maires alsaciens dont l'un porte le ruban rouge de la Légion d'honneur. Les Allemands voulaient que les Français, en arrivant à la gare de Strasbourg, eussent le spectacle de leur Légion d'honneur déshonorée.

— Oh! s'écria Pierre, je pense qu'on n'a pas seulement badigeonné, mais gratté un si abominable tableau.

— Je veux le croire aussi, dit le père. Mais c'est trop haut pour que je puisse le vérifier aujourd'hui. Nous y reviendrons. »

Le fils, d'un léger coup d'ongle, élargit autant que possible le ruban rouge au veston du père.

« Et maintenant, allons *la* voir de près. »

La cathédrale de Strasbourg semble tout entière parée d'une sorte de voile

éblouissant : figures, bas-reliefs, gargouilles, voussures, dais, pinacles, clochetons, nervures, fleurons, sveltes piliers, fines baguettes, composent autour d'elle comme une gigantesque dentelle de pierre.

La façade, la tour et la flèche sont autant de merveilles ajoutées à la merveille, comme par miracle.

Obélisque à huit pans, la flèche se compose de six étages de tourelles superposées en pyramide, tourelles reliées par des passerelles exquises. Sur le sixième étage se dresse la lanterne, où accèdent huit escaliers tournants ajourés comme une guipure.



« De là, mon vieux Pierre, par des degrés pratiqués à l'extérieur, en se tenant à des barres de fer, on monte à la *couronne*. Au-dessus, on trouve une mignonne plate-forme en plein ciel qui s'appelle la *rose*. Nulle rose ne fut plus céleste. Et, du sein de cette rose, tu verras la flèche s'élancer de nouveau. Elle forme une croix de deux mètres qui se termine par un bouton surmonté du paratonnerre. L'ensemble a 143 mètres. Maintenant, entrons! »

L'intérieur a 110 mètres de long, 41 mètres de large. La nef a 30 mètres de haut. Cette nef, quand on pousse la porte, ne donne-t-elle pas un éblouissement?

Après avoir admiré les vitraux, les orgues, la chaire et les chapelles, Paul Grissain dirigea son fils vers le Pilier des Anges, qui se dresse à la droite du chœur. Puis, à deux pas de ce pilier, les deux visiteurs s'arrêtèrent devant l'horloge astronomique à mouvement perpétuel.

Là se pressait le groupe habituel des curieux : touristes et soldats. Le suisse, un géant alsacien, était heureux, comme aux premiers jours de la délivrance, de voir tant de bleu horizon dans sa cathédrale. Il répétait allègrement, avec un accent très prononcé, les explications qu'on lui demandait.

L'horloge de la cathédrale, c'est un bijou dans le vaste écrin : un bijou amusant comme un jouet, et qui fournit à tous ce que tous les êtres éphémères désirent toujours connaître : l'heure.

Il y a toujours eu, depuis 1352, dans la cathédrale de Strasbourg, une horloge qui a fait l'admiration du monde.

La première, paraît-il, avait été établie sous l'évêque Berthold de Buchegg et achevée, deux ans après, sous l'évêque Jean de Lichtenberg.

Ici se greffe une légende, qu'il ne faut citer que comme légende pure. L'évêque, fier d'avoir une telle horloge et craignant que l'horloger n'en exécutât une plus belle pour une autre cathédrale, lui fit crever les yeux.

Mais contre quel évêque une telle accusation est-elle lancée? Pas de réponse précise. D'ailleurs, l'accusation ne tient pas debout. Un excellent horloger de cathédrale pourrait peut-être devenir aveugle sans trop grand préjudice. Avec son intelligence seule, il dirigerait la fabrication de son horloge. De même, certain grand apiculteur, devenu aveugle, dirigeait l'étude de ses ruches par les yeux de sa fille.

Cette première horloge de la cathédrale de Strasbourg était appliquée au mur opposé à celui où est appliquée l'horloge actuelle, c'est-à-dire au mur de l'ouest. Elle comprenait un calendrier perpétuel et un astrolabe, instrument destiné à préciser la position des astres. Elle indiquait les mouvements du soleil et de la lune. Elle sonnait les heures et les demi-heures.



Au début du XVIe siècle, cette horloge s'arrêta court, on ne dit pas à quelle minute. Le Conseil de la République strasbourgeoise ordonna d'en construire une autre, et qui ne s'arrêterait pas. Comme il pensait à tout, il décida que la nouvelle serait placée en face de l'ancienne.

Plusieurs artisans très savants et très habiles se partagèrent la besogne : l'un travaillait à l'horloge proprement dite, un autre à la boiserie, un autre aux peintures.

L'imagination populaire finit par attribuer le tout à un artiste unique. Son nom? Chose curieuse! Le grand historien de la Lorraine, dom Calmet, qui était un des hommes les plus savants du XVIIIe siècle, affirme que cette horloge est l'œuvre du merveilleux sculpteur Ligier-Richier, l'auteur du *squelette* de Bar-le-Duc et du *sépulcre* de Saint-Mihiel. L'erreur de l'historien paraît encore plus étrange que celle du conteur populaire qui a inventé les *yeux crevés* de l'horloger primitif.

L'horloge du XVIIe siècle périt sous la Révolution.

Strasbourg demanda alors au bon horloger Schwilgué d'en construire une autre, supérieure à toutes les précédentes.

En quatre ans, Schwilgué accomplit sa tâche qui semble surhumaine : une horloge contenant un calendrier perpétuel, avec toutes les fêtes variables, et qui se règle même dans les années bissextiles.

Il y a joint un phanétolable, indiquant les cours des planètes et les éclipses de la lune dans les siècles futurs.

Aux statuettes anciennes des Rois Mages qui défilent devant la Vierge Marie, du coq qui chante en battant des ailes, et des quatre âges qui passent devant la Mort en frappant les « quart d'heure », il a ajouté les statuettes des douze apôtres.

« Regarde l'ensemble auquel Schwilgué a mis la dernière main. »

A chaque quart d'heure, un ange assis au-dessus du calendrier perpétuel sonne un coup. Puis, les quatre âges passent devant la Mort. L'enfant sonne le premier quart, l'adolescent le second quart, l'homme le troisième et le vieillard le quatrième.

Quant aux heures, elles sont sonnées par la Mort, tandis qu'un ange tourne le sablier.

Et voici l'invention propre à Schwilgué. A midi, les douzes Apôtres passent devant le Christ et le saluent. Alors le Christ les bénit de la main droite. Et le coq chante trois fois, en battant trois fois des ailes.

Ce coq, c'est le vieux coq strasbourgeois qui, depuis 1352, fait l'enthousiasme du peuple, l'amusement des badauds et le profit des pikpoquets. Vieux coq toujours jeune, et même de plus en plus jeune avec les années, parce qu'il a la naïveté du peuple, il annonce quotidiennement l'immortelle aurore de Strasbourg.

Le bon horloger strasbourgeois Schwilgué est mort en 1856. Il a laissé un admirable souvenir de bon labeur et de bonhomie.

Sa vie s'était consacrée à faire connaître l'heure très exactement aux autres. Il estimait que rien ne vaut, pour divertir et édifier les hommes, autant qu'une horloge grande ou petite, l'immense horloge de la cathédrale ou la montre microscopique qui tient dans le bracelet le plus fin de la plus mignonne fillette. Nos poilus ont dans leur bracelet des montres grosses comme des horloges, que n'avait pas prévues Schwilgué et qui parfois indiquent, avec l'heure, les points cardinaux.

« Oui, disait Schwilgué, rien n'amuse plus les hommes que les machines qui leur prouvent que leur vie est sans cesse rongée par la mort, comme par la dent d'une souris insatiable. Écoutez le bruit de cette dent. Et quelle leçon! Pensez à la fin qui est toujours si proche, puisque tout ce qui finit est court. »

Quand il avait ainsi bien médité en travaillant, Schwilgué se tournait vers la chambre où se tenait sa femme et criait :

« Emma, quelle heure est-il? »

Docilement, sa femme lui disait l'heure indiquée par une vieille horloge à poids qui venait de sa grand'mère.

Alors Schwilgué reprenait son travail et sa méditation.

Parfois, quelques minutes après, sa femme l'entendait crier de nouveau :

« Quelle heure est-il, Emma? »

Toujours souriante, Emma regardait de nouveau le cadran d'émail blanc, orné de grosses fleurs rouges et bleues, puis disait l'heure, laquelle était à peu près la même que précédemment.

Schwilgué ne demandait l'heure que pour se distraire et pour entendre la voix des siens. La servante, qui n'était pas psychologue, disait aux fournisseurs :

« C'est monsieur qui fait les plus belles horloges, mais c'est lui aussi qui sait le moins bien l'heure. »

Un jour qu'elle répétait cela, le boulanger lui dit :

« Hé! Mademoiselle Guettry, on demande souvent ce qu'on sait le mieux. Ainsi, je vous demande chaque matin : Comment vous portez-vous, Mademoiselle Guettry? et je sais que vous vous portez toujours comme un charme. »

La servante fut frappée de cette réflexion-là, et, dès lors, chaque fois qu'elle entendait le vieux maître crier : « Quelle heure est-il? » elle lui répondait avec un empressement respectueux.

Un jour vint où Schwilgué, qui avait dépassé la quatre-vingt-septième année de son âge, devina que l'heure suprême arrivait pour lui. Aussi, un matin, au lieu de demander l'heure, il la donna :

« Onze heures cinquante-neuf! Je crois, ajouta-il, que le coq va chanter pour moi son dernier chant. Gloire à Dieu! Vive Strasbourg! Vive la France! »

Le jeune Pierre Grissain, qui attendait impatiemment devant l'horloge, le coup de midi, vit, pour la première fois, les douze Apôtres défiler devant Jésus en s'inclinant, Jésus bénir le long cortège, le coq battre des ailes et chanter trois fois, comme lorsque saint Pierre renia le Christ.

Ce coq si attendu, si écouté, est le cher jouet du peuple. Depuis 1352, car on l'entendait déjà dans la première horloge, il lance à Strasbourg le signal du labeur et de la vigilance.

Quand le coq eut disparu. Pierre songea :

« Midi, c'est l'heure du repas. Va-t-on quitter la cathédrale sans monter sur la plate-forme? »

Son père devina sa pensée.

« Si l'air de Strasbourg ne t'a pas trop affamé, lui dit-il, nous profiterons de la lumière présente pour monter sur la plate-forme. Bien que le ciel soit aujourd'hui d'une clarté exceptionnelle, dans cette saison, le temps peut s'assombrir d'une minute à l'autre. »

A peine achevait-il de parler qu'ils furent rejoints par un Strasbourgeois, François Kelmer, vieil ami de la famille Grissain, qui les accompagna sur la plate-forme.

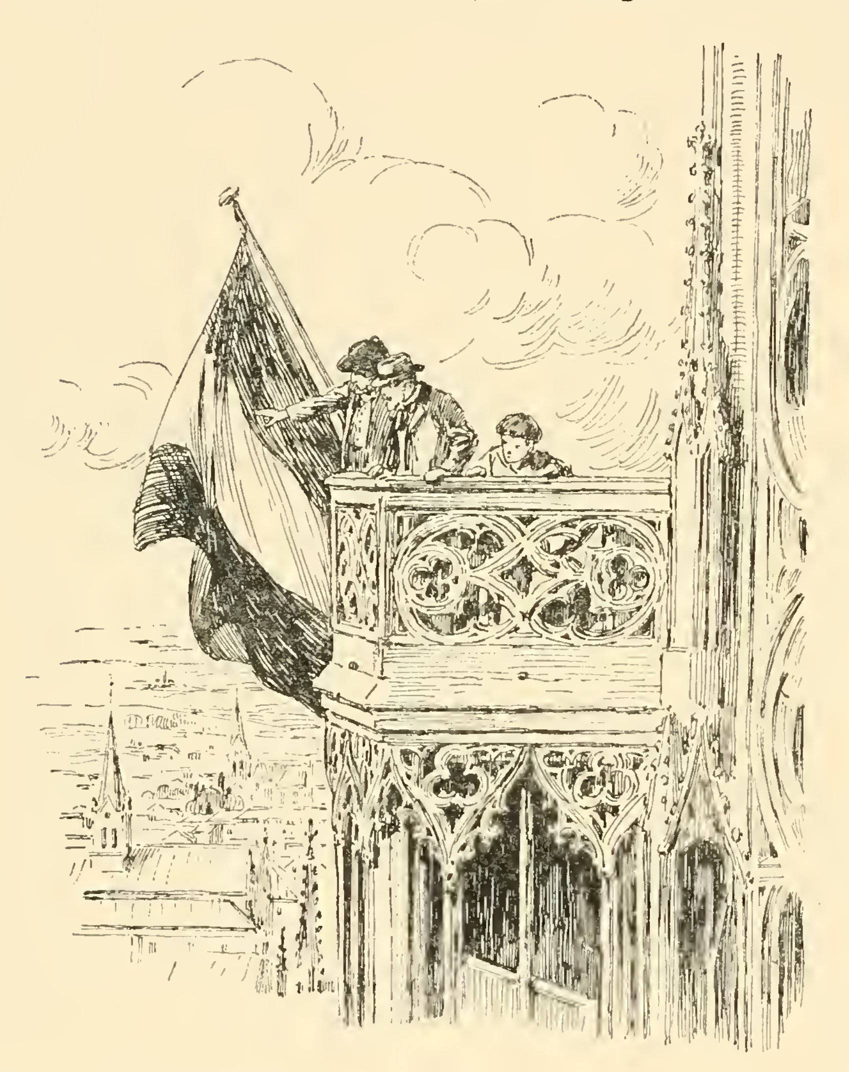
Ce vieux Strasbourgeois connaissait son vieux Strasbourg jusque dans la moindre pierre, jusque dans la plus vague légende et jusque dans la plus délicate anecdote.

Avec la cordiale et fine discrétion qui caractérise les Strasbourgeois véritables, l'archéologue laissa aux visiteurs tout le temps de goûter, en silence, l'incomparable spectacle qui se déroule ici devant les yeux humains.

A leurs pieds s'étendait la ville. Accumulation des toits gris, dorés ou verts. Strasbourg est, par excellence, la ville des toits intéressants. Il n'y en a pas deux identiques. Au sommet des cheminées qui ressemblent soit à des piliers, soit à des

balustrades, soit à des tours, soit à des obélisques, Paul Gressain et son fils distinguèrent des nids de cigognes.

Les cigognes sont parties. On se promet de revenir en été pour les voir. Par tous les temps, pluie, vent ou grêle, la mère demeure immobile sur ses œufs qu'elle couve. Pour quitter un moment son poste, elle attend que le père, qui s'emploie au dehors à la recherche de la nourriture, vienne la remplacer. Alors elle se redresse lentement sur ses jambes engourdies et tremblantes, se secoue, puis laisse pendre son jabot de plumes toutes noires de suie et de pluie mêlées, afin que le grand air vif la sèche plus vite. Soudain, la coquette fait un bout de toilette, se peigne à trois ou quatre reprises et semble dire : « Allons! ma place! »



Le moment vient où le père doit donner satisfaction à des becs fraîchement ouverts. C'est pour la mère un nouveau cycle de soins assidus et de tourments. Elle ne prend pas une minute de repos, tant que le père n'a pas apporté la ration si impatiemment attendue. Trop souvent, surtout quand le froid a des retours imprévus, la chasse est mauvaise; des heures et des heures se passent, sans que le fidèle pourvoyeur apparaisse à l'horizon. Le nid crie la faim. Chaque fois que les jeunes becs commencent à s'agiter et à se plaindre, la mère s'ingénie à les calmer. Vous l'entendez d'ici : « Mais non. Nous n'avons pas d'appétit encore. Est-ce que nous ne sortons pas de table? Rappelez-vous le copieux déjeuner que nous avons fait. Il faut être raisonnable. Et puis, le père se donne terriblement de mal là-bas. Songeons un peu à lui. » Et jamais la mère, qui a faim et qui a froid, ne songe à elle. Mais le père revient avec une bonne provende de reptiles et de rongeurs. C'est le soleil. Tout rayonne de joie dans le grand nid tout blanc. La chaux, dont l'a aspergé le prudent propriétaire de la maison afin d'en écarter toute vermine, semble parure de fête.

Déjà, les petits savent se soulever sur leurs interminables jambes. Ils sauront

voler demain et marcher après-demain. Le duvet jaune dont ils étaient couverts s'est mué en plumes. Gloire aux ailerons qui vont devenir des ailes! Ces nobles cigognaux se font sentir mutuellement la dureté de leurs becs. A leur mère qui les regarde avec orgueil, ils donnent un baiser de leur façon.

« La façon de n'importe quel baiser à une mère, c'est la bonne; n'est-ce pas, Pierre? »

De cette plate-forme de la cathédrale, on distingue, une à une, toutes les églises, véritable orfèvrerie de la cité, tandis que les bras de l'Ill sont, pour elle, de véritables colliers de diamants.

Le regard de Pierre semble chercher au loin et se reporte, de temps en temps, sur la carte que son père lui avait confiée.

« Que cherchez-vous, mon jeune ami?

— Le Rhin, Monsieur.

— Les bois qui, du Palatinat, vont jusqu'à Huningue, vous en marquent le cours. Par échappées, vous distinguez une nappe rayonnante. C'est lui. Voilà, sur la rive droite, la Forêt-Noire. Voici, sur la rive gauche, nos incomparables Vosges. »

Le vieil archéologue toucha le bras de Paul et, du doigt, lui désigna, à l'angle de la rue de la Course, la *Maison des Pénitents*.

« C'était, lui dit-il, la Maison du repas suprême, pour les condamnés à mort.

— Comment lui était échu ce sinistre honneur?

— C'est une histoire plus poignante que brève, que je vous raconterai en cheminant vers ma maison. »

François Kelmer, ne consentit pas à ce que les deux voyageurs prissent leur repas dans un hôtel de la ville.

« Vous dînerez avec moi, à la fortune du pot. »

En Lorraine et en Alsace, on déjeune en se levant, on dîne à midi, on soupe à sept heures.

« Des hôtes imprévus surprendraient trop désagréablement votre ménagère, en ce moment où le ravitaillement est si difficile.

— Il n'y a plus d'hôtes imprévus pour elle. Depuis l'armistice, j'ai eu à ma table tant d'amis que je ramenais de force! Je les trouve comme je vous ai trouvés, à midi, devant l'horloge. »



II

CHEZ LE VIEUX STRASBOURGEOIS KELMER. — LA LÉGENDE DU REPAS SUPRÊME. — EFFET PERNICIEUX DES MAUVAISES FRÉQUENTATIONS. — JUSTICE STRASBOURGEOISE. — LES TROIS PIGEONS DU GÉNÉRAL REIBELL. — L'APPÉTIT ASSAISONNE LES METS. — COUPLET ALSACIEN.

On s'arrêta, rue de la Nuée-Bleue, dans une maison de bois d'un style à la fois délicat, solide et fleuri.

Les convives s'assirent à l'une de ces grandes tables alsaciennes de forme rectangulaire, où peut trouver place toute une famille : trente personnes au moins. Ils firent honneur à la soupe savoureuse, à l'omelette aux fines herbes, au plat de choucroute garnie de jambon et de saucisses, au foie gras de Strasbourg et aux pâtisseries variées qui sont l'orgueil de l'Alsace.

Kelmer dit d'abord sa joie de voir que les armées françaises avaient, dans les bombardements, épargné l'Alsace.

« Toutes les gloires artistiques du vieux Strasbourg sont intactes, depuis la cathédrale jusqu'aux Ponts-Couverts.

— Sans oublier la *Maison du Repas Suprême*, reprit Paul Grissain qui songeait bien que son fils attendait avec quelque impatience l'histoire promise.

« En 1613, cette maison appartenait à la veuve d'un jardinier, Catherine Treus, honnête femme vivant seule avec son fils Augustin, âgé de dix-huit ans.



« Ce fils, dont l'enfance avait été maladive, la pauvre mère l'avait presque toujours laissé agir à sa fantaisie. Il s'était lié avec les plus détestables sujets de la ville et avait fini par vivre à leur exemple, affectant même d'être le pire d'entre eux. Grand diable aux yeux naïfs et au front têtu, il rêvait de devenir un chef, alors qu'il restait une dupe.

« Sa mère, tout en le conjurant de rentrer dans la bonne voie, payait les frais



des écarts faits par lui dans la mauvaise. Elle voyait que l'enfant avait toujours bon cœur, hélas! et elle ne voyait que cela.

« Chaque fois qu'il revenait près d'elle, elle lui répétait, en lui montrant la vieille armoire de la chambre basse :

« Il ne restera bientôt plus rien de l'argent que ton père a épargné avec tant « de peine pour toi et pour moi. Si tu ne veux pas songer à ton propre avenir, songe « au moins aux quelques années que je puis encore avoir à vivre. »

« Or, un jour que sa mère avait dû s'absenter pour assister aux funérailles d'une parente, le malheureux, cédant aux suggestions de ses compagnons, mille fois

plus corrompus que lui, força la porte de la vieille armoire et mit la main sur l'humble trésor.

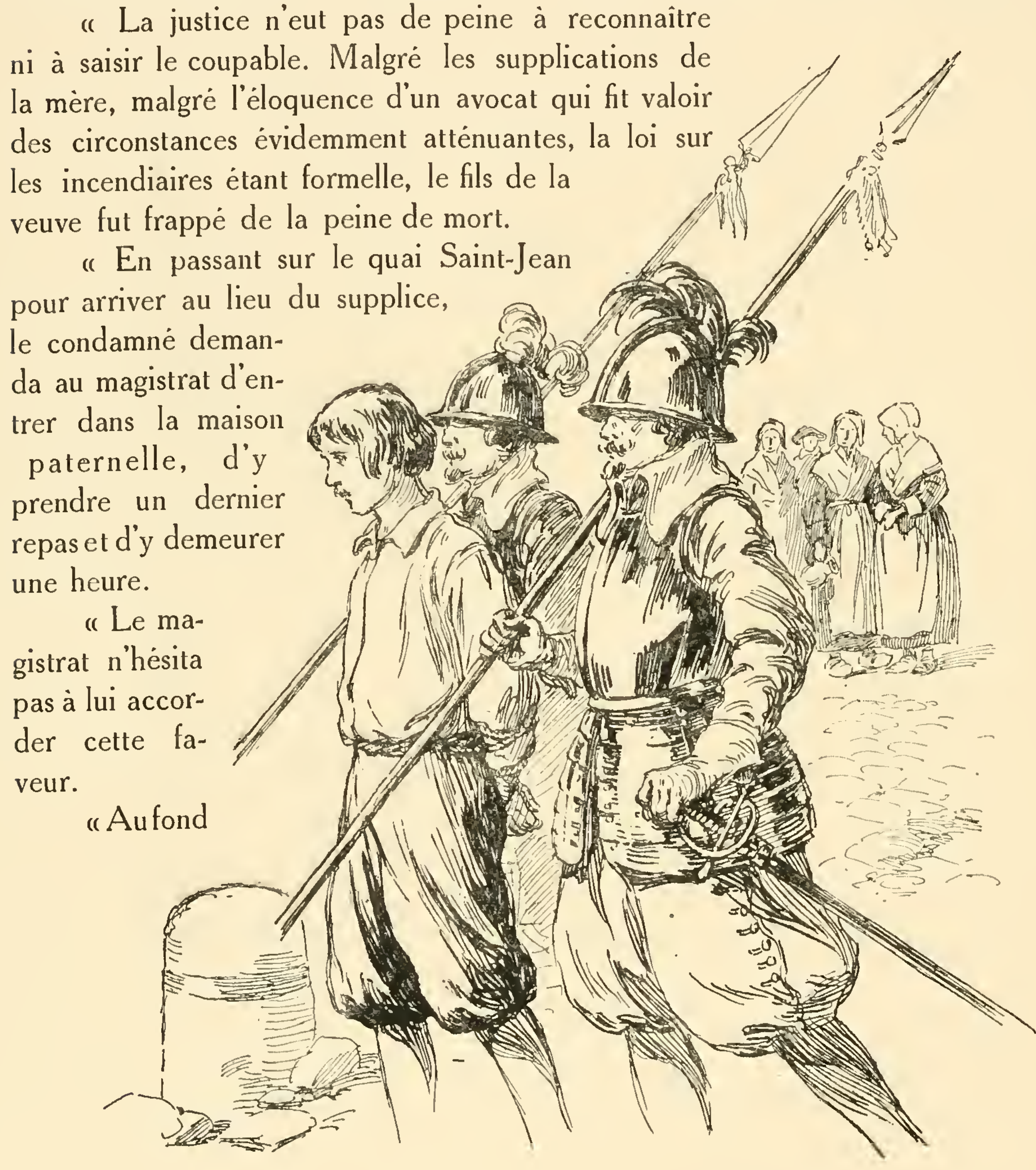
« Mais, tout à coup, devant l'armoire brisée et ce désordre monstrueux des choses chères, il eut un frisson d'horreur. Aussi, avant de partir, comme pour effacer toute trace de son action abominable, il tenta de mettre le feu à la maison.

« La justice n'eut pas de peine à reconnaître ni à saisir le coupable. Malgré les supplications de la mère, malgré l'éloquence d'un avocat qui fit valoir des circonstances évidemment atténuantes, la loi sur les incendiaires étant formelle, le fils de la veuve fut frappé de la peine de mort.

« En passant sur le quai Saint-Jean pour arriver au lieu du supplice, le condamné demanda au magistrat d'entrer dans la maison paternelle, d'y prendre un dernier repas et d'y demeurer une heure.

« Le magistrat n'hésita pas à lui accorder cette faveur.

« Au fond de la salle basse, Augustin aperçut sa mère, si amaigrie et si pâle sous ses cheveux entièrement blanchis, qu'elle fut pour lui la vivante image du remords.



« Surmontant sa douleur, le fils dit d'une voix presque calme :

« — C'est moi, maman. Sers-nous à déjeuner, s'il te plaît, et causons un peu. »

« Puis, sur un geste de la mère, il ajouta en confidence :

« — On veut bien. J'ai une heure de libre. »

« La mère comprit tout de suite. Qu'est-ce que ne comprennent pas les mères?

« Les hommes de garde s'étaient retirés. On ne les voyait plus ni devant la maison ni même sur le quai. Le malheureux n'avait qu'une heure, mais c'était une heure de tranquillité absolue. Retour complet à la vie d'autrefois, c'est-à-dire à la vie. C'était même une vie entière, puisque tout le monde répète : « La vie n'est qu'une heure ».

« Admirons la charité du magistrat strasbourgeois. Ce repas libre de Strasbourg fut véritablement libre, et dans toute la force du terme! L'antique *repas* libre, qu'on accordait aux chrétiens condamnés à être jetés aux bêtes, n'était libre que de nom : on le servait dans la prison, et l'ombre des murailles rappelait les convives à la réalité. Aujourd'hui, quand on permet à l'homme qu'attend la guillotine de fumer une cigarette et de boire un petit verre de rhum, le procureur de la République est là, les geôliers sont là, le bourreau même est là. Aucune illusion possible. Or, l'illusion, en pareil cas, et peut-être en tous les cas, voilà le souverain bien.

« Ce fut de ce souverain bien que le magistrat de Strasbourg fit l'aumône à Augustin Treus. Le malheureux put croire que rien ne s'était passé.

« D'ailleurs, s'efforcer de croire que rien ne s'est passé, n'est-ce pas la forme la plus édifiante, sinon la moins amère, que puisse prendre le repentir? Quel criminel, dans l'angoisse de sa détention et de son châtiment, ne se dit, en fermant les yeux : « Je n'ai rien fait. On ne m'accuse de rien. Je ne suis condamné à rien. C'est un rêve affreux. Je vais m'éveiller. »

« Pour Augustin Treus, nul besoin de fermer les yeux. Il pouvait, au contraire, les ouvrir tout grands. Sa mère se tenait devant lui. Dans la maison, tout avait été restauré et réparé avec soin. Aucune trace ne subsistait du crime commis contre la société, l'incendie volontaire. Mieux encore! Augustin respirait l'odeur si particulière du logis adoré maintenant; il y démêlait un parfum de réséda, de pomme mûrissante et de linge fraîchement lavé.

« Sur la table de noyer, sa mère plaçait le petit plat de fer contenant son régal de prédilection : des œufs en disque d'or sur une tranche de jambon grillé.

« Il pouvait savourer chaque bouchée, car elle ne passait pas vite à cause des larmes retenues qui lui serraient la gorge.

« — Bois un peu, Augustin! lui disait sa mère. »

« Et, lui versant le vin blanc qui remplissait un pichet de grès brun clair, elle ajouta :

« — C'est de la vendange que ton père a achetée.

« — Ah! dit-il, cette vendange, je me la rappelle comme si elle était d'hier.
« J'avais grimpé sur la voiture bien avant qu'elle fût attelée. Pendant toute la route
« j'ai chanté de toutes mes forces. Quand nous sommes arrivés à la vigne, mon père
« m'a fait coucher à plat ventre pour que je visse mieux les grappes bleues des rai-
« sins dans les feuilles encore épaisses. »

« Augustin et sa mère s'étaient déjà raconté cette vendange plus de cent fois. Mais, en vérité, un entretien ne devient intime que si, de part et d'autre, on le sait

par cœur : « Tu sais.... Tu te rappelles.... » Ce n'est pas une façon de parler; c'est la vérité même, toujours délicieuse à redire et à entendre.

« — Tu te rappelles, continua Augustin. Pendant que les vendangeurs abattaient « leur besogne, le père m'a placé en sentinelle près de la cuve. Attention ! me « disait-il. J'ai confiance en tout le « monde, mais il ne faut tenter per- « sonne ». Le père disait ces mots « gravement, en levant le doigt. Puis « il me souriait. »



« Ici, un silence. Les deux cœurs étaient serrés, comme par une main terrible. Augustin s'écria :

« — Ah! voilà le pichet qui « nous vient de la grand'mère Lisa. « Il est un peu fêlé auprès du col. « Les choses fêlées durent bien plus « longtemps que les autres. »

« Ici, un nouveau silence.

« La mère apporta quelques fruits et l'un de ces gâteaux secs qui se conservent d'une fête à l'autre. Elle les avait tirés d'une sorte de cabinet noir ménagé sous un escalier.

« Le fils cassa un morceau de gâteau et mordit dans une pomme.

« — Ce cabinet noir! mur- « mura-t-il. Y ai-je passé des heures « et des heures! C'était là, que l'on « m'enfermait, quand je n'avais pas « été sage. »

« Ici, un nouveau silence. Au tournant de tous les souvenirs, quelque chose surgissait qui empêchait la parole d'aller plus loin.

« Bientôt Augustin reprit :

« Le père disait : « La chose à faire premièrement, en tout, c'est de payer ce « qu'on doit. Qui s'acquitte d'une dette sans délai ni réserve, connaît la vraie liberté « et la vraie joie de la vie. J'ai une dette à payer. Je la paierai.

« — Le ciel a voulu que, du moins, ton crime n'ait de conséquences que pour « toi et moi. Il ne laisse rien d'irréparable. Remercions-en Dieu, mon fils. »

« L'horloge sonna. La mère fit un mouvement.

« — Non, n'arrête pas l'horloge. J'aime mieux savoir. Au moins, je ne perdrai « pas une minute de mon bonheur. »

« L'enfant tendit la main à sa mère, la fit asseoir près de lui sur la banquette fixée à la muraille et, posant la tête sur la poitrine de la pauvre femme, murmura :

« — Tu te rappelles! Lorsque j'ai eu cette grosse fièvre où tu croyais que j'allais « mourir, j'imaginais toujours, dans mon délire, être poursuivi par des monstres et « entouré d'abîmes. Éperdu, haletant, torturé, je ne pouvais trouver d'apaisement « qu'en posant ma tête sur toi. Alors, j'étais guéri. J'étais heureux. Je m'endormais. « Je m'endors. »

« Ici encore, un silence, mais un silence d'une autre sorte. La mère et le fils semblaient hors de la réalité et surtout hors du temps.

« Cependant, le temps s'écoulait.

« Deux coups furent frappés discrètement à la porte. Un homme de garde dit à voix basse.

« — Voici le moment.

« — C'est juste! répondit Augustin avec fermeté, car il pensait non seulement « à l'heure, mais au châtiment. Allons payer notre dette. »

« Cet enfant qui avait si mal vécu mourut bien. Réhabilité pour son propre effort, il était pour ainsi dire illuminé par la halte purificatrice dans la maison maternelle.

« Dès lors, à Strasbourg, s'est établi l'usage d'offrir, aux frais de la cité, une collation et un verre de vin, dans la chambre basse de cette maison du quai Saint-Jean, à tous les criminels que l'on conduisait au lieu de leur supplice.

« L'itinéraire du cortège était toujours le même. Que l'exécution se fit au Marais Vert ou bien, hors de la Porte de Saverne, au Hochgericht, le cortège se formait devant l'Hôtel de Ville où était donnée lecture du jugement, puis traversait la grand' rue, puis passait le pont du Faubourg-Blanc, puis directement — voyez! — suivait le quai Saint-Jean et s'arrêtait à la maison appelée, depuis Augustin Treus, *Maison des Pénitents*, *Armensünderhaus*.

« N'y a-t-il pas là, conclut l'archéologue, une pitié très haute, pleine de sagesse, de générosité et de bonhomie, c'est-à-dire tout à fait de chez nous ?

— Qu'en penses-tu ? demanda Paul à son fils.

— J'aurais bien voulu qu'on fît grâce à Augustin Treus, par pitié pour sa mère.

— La justice peut s'adoucir à l'égard de l'homme qui va expier, mais à la condition qu'il se repente et qu'il expie. Autrement, ce ne serait plus la justice. »

Repas fraternels d'Alsace aux interminables causeries!

La vieille servante apportait un plat de trois superbes pigeons, tout dodus dans leur enveloppe de lard appétissant.

« Et maintenant, dit l'hôte d'esprit si pénétrant et de cœur si bon, écoutez l'histoire des Trois Pigeons du Général Reybell. Elle s'impose. »

L'hôte ne dit pas en quoi elle s'imposait. On le devina. Il fallait que les con-



vives retrouvassent leur appétit, un peu coupé par l'émotion poignante du *Repas Suprême*. Une bonne histoire bien strasbourgeoise, c'est-à-dire bien gaie, était indispensable. Le rire n'est-il pas le meilleur digestif, comme il est le meilleur apéritif!

« Donc, commença notre vieil ami, après Waterloo, le général Reybell avait pris sa retraite dans sa maison natale, près de Strasbourg.

« C'était une sorte de bon géant, aux blancs cheveux drus et ras, à la courte moustache grise, au large visage bruni, aux yeux bleus parfois étincelants de colère, mais le plus souvent rayonnants de cordialité un peu railleuse.

« Pendant vingt ans, il avait défié la mort sur les champs de bataille. Sous les grands arbres de son parc, devant le merveilleux paysage du Rhin, près des amis qui lui rendaient visite, il appréciait la vie.

« Ses deux amis les plus fidèles étaient le colonel Wurtz, de Phalsbourg, et le commandant Rumpler, de Colmar. Tous trois avaient fait, presque côte à côte, la campagne de Russie. Dans leurs entretiens où défilaient tant de souvenirs héroïques, cette campagne tenait la première place : leur amitié y était née.

« Te rappelles-tu le flacon de curaçao que tu t'étais procuré à Smolensk?
« Chacune de ses gouttes fut un baume.

« — Et ce café que tu avais recueilli, grain par grain, et que nous avons grillé
« sur un feu de crosses de fusil? Son arome me pénètre encore.

« — Et ce repas que nous fîmes à Orcha ?

« — Ah! ce repas, c'est le meilleur de toute ma vie. Où diable ton soldat en
« avait-il réuni les éléments? Je me rappelle la soupe du début. Quelle saveur et
« quel velouté!

« — Puis, nous eûmes trois délicieux oiseaux, sans doute de très gros pigeons
« du pays, cuits à point, avec des croûtes de pain rôti et des pommes de terre si
« fondantes, si parfumées, que je m'en pourlèche encore les lèvres.

« — Vint ensuite une sorte d'entrecôte incomparable. L'assaisonnement en était
« à la fois délicat et relevé.

« — Ton soldat, qu'il me semble encore voir d'ici, tout petit, mais robuste, avec
« ses moustaches noires un peu pendantes, n'était pas seulement un pourvoyeur
« accompli, c'était aussi un cuisinier sans pareil.

« — C'était le dévouement en personne.

« — La correction même, jusque dans le langage.

« — Oui. Avant d'entrer au service, il avait été valet de chambre dans la maison « d'un professeur de belles-lettres, à Strasbourg même. Là, il apprit à mettre dans « ses phrases des imparfaits du subjonctif. Malheureusement, il n'eut pas le temps « d'apprendre à lire.

« — C'est cela qui l'a arrêté dans sa carrière.

« — Tu l'appelais Fritz Dürr, n'est-ce pas?

« — Je l'appelle toujours.

« — Fritz Dürr! » cria le général de sa voix la plus retentissante.

« — Présent, mon Général! » répondit au fond du jardin un petit homme qui



ornait un parterre de beaux géraniums rouges.

« La moustache un peu pendante de Fritz Dürr avait blanchi. Mais sa petite taille était toujours droite à souhait.

« — Avance à l'ordre! »

« Fritz Dürr alla saluer les officiers, puis avoua : « Je n'étais pas sans espérer que « cet honneur et ce plaisir me fussent donnés aujourd'hui.

— Décidément, déclara le colonel Wurtz, son langage est aussi exquis que sa « cuisine. »

« Quand Fritz fut retourné à ses géraniums, le général Reybell reprit :

« — Par une pente naturelle, ce cuisinier idéal a épousé une cuisinière qu'il jugeait « digne de lui. Emma, apportez-nous le café. Messieurs, je vous présente madame « Fritz Dürr. »

« La bonne femme aux cheveux gris s'inclina et, d'une voix extrêmement jeune et douce, répondit : « Messieurs, pour vous servir. »

« Les trois amis devaient se revoir à Strasbourg quelques mois plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'hiver.

« Un matin, le général fit venir son soldat.

« — Fritz Dürr, j'ai une idée.

« — Cela ne m'étonne pas, mon général.

« — Le colonel Wurtz et le commandant Rumpler doivent déjeuner ici, le « 4 novembre.

« — Je le sais, mon général.

« — Cette date du 4 novembre ne te dit rien?

« — Rien de précis pour l'instant.

« — Ingrat! Tu oublies tes propres bienfaits. Ce fut le 4 novembre 1812 que « tu nous fis, à Orcha, ce repas aux pommes et aux oiseaux qui t'a couvert de gloire. « Hé bien! je veux que, le 4 novembre prochain, tu nous fasses un repas sem-« blable. »

« Fritz souriait.

« — Semblable à peu près, dit-il gaiement.

« — A peu près? Qu'est-ce que cela signifie? Semblable absolument, identique « en tous points.

« — Mon général, je ne sais si....

« — Tu as peut-être besoin de faire venir quelque chose de Russie. Hé bien! « tu as le temps. Quant à la dépense, ce n'est pas ton affaire.

« — Mais, mon général, il faut que vous sachiez....

« — Il n'y a pas de mais, et je ne veux rien savoir. Serais-tu moins adroit que « jadis, ou te crois-tu trop grand seigneur pour tenir la queue de la poêle?

« — Si mon général permettait que je lui représentasse....

« — Représentasse toi-même, savantasse. Veux-tu que je fasse main basse sur ta « grimace? Voyons, sérieusement, mon vieux Fritz Dürr! Un dîner tout pareil à celui « de là-bas fera plaisir à mes amis et à moi. Toi seul peux nous l'accommoder. N'en « parle à personne. Ce sera la surprise des surprises. Entendu?

« — Oui, mon général », répondit Fritz Dürr d'un ton stoïque.

« Les trois amis s'assirent, le 4 novembre, autour d'une table où s'étalaient le beau linge d'Alsace, la vaisselle de marque et l'argenterie de poids.

« Le friand luxe d'hospitalité se reflétait sur le visage épanoui du général Reybell.

« Depuis la veille, la maison tout entière semblait se préparer à un si solennel moment. On avait entendu des coups de fusil retentir dans le parc. Des allées et venues avaient succédé à des chuchotements. La figure de Fritz était pleine d'émouvante gravité; celle d'Emma, pleine de calme moqueur.

« — Mon général est servi.

« — Bon! Mais, s'il vous plaît, donnez un peu d'air, ajouta-t-il. Vous avez « dû laisser une chandelle s'éteindre à la cuisine. Il en vient une odeur de suif « assez désagréable. A table, Messieurs! »



« Lentement, le général distribua à ses convives une soupe de couleur brunâtre ; puis, avec un sourire triomphal, attendit.

« Dès la première cuillerée, le colonel et le commandant se souvinrent que leurs médecins leur avaient interdit le potage, à celui-ci parce qu'il voulait maigrir, à celui-là parce qu'il voulait engraisser.

« — Bah! dit le général, est-ce qu'on songe à suivre un régime, dans une fête « comme celle-ci et devant une soupe de cette espèce? »

« Brusquement, il avala une cuillerée, lui aussi.

« — Remportez, cria-t-il brusquement, et donnez-nous la suite. »

« Le plat que Fritz Dürr apporta contenait trois gros oiseaux, entourés gracieusement de pommes de terre et de croûtons.

« — Chacun le sien, prononça le général, comme à Orcha. »

« Ce fut un trait de lumière pour les deux convives.

« D'un geste religieux, ils portèrent le couteau dans le volatile qui leur était servi. Le volatile résistait. La bouchée qu'ils en détachèrent après de longs efforts amena sur leurs lèvres une grimace pieusement dissimulée par un sourire.

« — C'est bien le frère, sinon le père, de celui que nous avons mangé là-bas. »

« Le général ne se contenait pas.

« — Par le diable, qu'est-ce que cette chair coriace? Qu'est-ce que cette sauce « empestée? Fritz Dürr, viens ici. »

« Fritz s'avança, pâlissant sous l'orage, mais fortement appuyé sur sa conscience.

« — Le troisième plat que tu prétends nous servir est-il de la même farine et « du même tonneau?

« — Mon général, c'est du même menu.

« — Pas de phrases, empoisonneur. Explique-toi comme un homme.

« — En vérité, mon général, c'est vous qui m'avez ordonné....

« — De nous faire exactement le même repas qu'à Orcha.

« — Je l'ai fait.

« — Quoi! tu prétends que cette ratatouille qui nous soulève le cœur est la « même chose que le régal qui nous fait encore venir l'eau à la bouche? Tu n'as « plus ton habileté, ni peut-être ta bonne volonté du beau temps.

« — Mon général, pouvez-vous croire! balbutia Fritz Dürr en relevant la « tête.

« — Je ne crois rien, mon brave garçon. Mais dis sincèrement ce que tu nous « a servi. »

« Fritz Dürr releva la tête et, d'une voix ferme, récita :

« Premièrement, soupe au sarrazin et au millet broyés entre des pierres et « accommodés au sang de cheval. Secondement, corbeaux aux pommes de terre et aux « croûtons cuits dans la graisse... russe...

« — Du suif! veux-tu dire. Garde pour toi ton troisièmement. Je l'entends hennir

« d'ici. Mais si tes plats ne sont pas mangeables, du moins mon vin peut se boire. « Emma, apportez un verre pour Fritz : il trinquera avec nous. »

« Les trois officiers choquèrent leur verre à celui du vieux soldat.

« — Là-dessus, continua le général, allons dîner au restaurant. »

« D'un pas timide, la vieille servante s'approcha du général et dit de sa voix de fillette :

« — Que ces messieurs ne se dérangent pas! J'ai préparé un autre repas, à tout « hasard. »

« Ce fut un repas délicieux, « non pas identique, mais analogue à celui d'Orcha », aurait affirmé le professeur de belles-lettres chez qui Fritz Dürr s'était formé au beau langage.

« Après une soupe onctueuse, apparurent trois perdreaux d'un précieux fumet, puis une de ces entrecôtes où l'or fin d'un beurre choisi serpente dans la pourpre brune et alléchante de la chair.

« Ces morceaux de roi furent savourés à fond, mais non sans une pointe de mélancolie.

« Le colonel Wurtz affirmait philosophiquement :

« — Chaque chose doit être mangée sur place.

« — Dites plutôt, répondait le commandant Rumpler, que l'appétit est une sauce « qui ferait prendre les corbeaux pour des pigeons noirs, voire pour des perdrix « grises.

« — La vérité, messieurs, conclut le général, c'est qu'il ne faut jamais rien « recommencer ni regretter. Rendons justice aux bonnes choses du passé, mais travail- « lons à rendre l'avenir toujours meilleur. La prochaine fois, Emma et Fritz nous feront « encore déjeuner mieux, c'est-à-dire sans hors-d'œuvre à la sauce d'Orcha. »

Après avoir applaudi leur hôte et accepté l'hospitalité sous son toit, Paul et Pierre Grissain se levèrent pour aller visiter la ville.

Tandis que le petit garçon jetait un dernier regard à la cigogne captive dans la cour, les deux hommes debout devant la fenêtre d'où l'on apercevait la divine flèche de la cathédrale, entonnèrent ce couplet où les Alsaciens ont, depuis des siècles, exprimé en leur dialecte leur fervent amour pour leur beau pays :

S'Elsass isch unserLändel
Isch maneidi schön!
Mer hewe's fest am Bändel
Un lon's bigot! nit gehn.

(« Notre petit pays d'Alsace — Est si beau, si noble et si bon! — Tout notre être ardemment l'embrasse — L'abandonner? Ah! bon Dieu! Non ».)

« Vive la France! cria le petit Pierre, qui ne comprenait encore qu'à demi les paroles, mais qui sentait bien passer en lui le souffle de plus fiers sentiments.

— A ce soir, amis! » répéta en guise d'adieu le bon Kelmer.



III

PAR OU NOS SOLDATS, GÉNÉRAL GOURAUD EN TÊTE, SONT RENTRÉS A STRASBOURG. — ROUTES BLEUES. — LES ENFANTS PRENNENT D'ASSAUT LES AUTOMOBILES. — PORTRAITS D'AIEUX AUX FENÊTRES. — DRAPEAUX FRANÇAIS ET COSTUMES ALSACIENS. — DÉFILÉ DES TROUPES. — VOICI *NÉNETTE* ET *RINTINTIN*. — LES VIEUX DE L'HOPITAL. — UN GROUPE DE GRANDS FRANÇAIS, DEVANT L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG.

La journée, à Strasbourg, finit comme elle avait commencé, dans le ravissement.

Jamais Paul Grissain n'avait goûté le charme de sa ville natale plus complètement qu'en l'expliquant à son fils.

Ce qui rendait sa joie encore plus rayonnante, c'était la vue du drapeau français flottant sur la cathédrale, sur le château, sur l'Université, sur le palais impérial; c'était le spectacle des soldats bleu horizon circulant dans les rues, sur les places, dans les promenades, et montant la garde devant les casernes.

A chaque instant, il exprimait sous une forme nouvelle cette joie de la délivrance et de la résurrection.

Tout à coup, il s'aperçut que cette joie débordante, son fils ne pouvait la comprendre qu'à demi.

L'enfant n'avait jamais visité Strasbourg pendant l'occupation allemande. Il n'avait jamais vu le drapeau allemand flotter sur la cathédrale.

Paul Grissain conclut :

« Jamais il ne saura ce que nous avons souffert. Tant mieux! Du moins, doit-il savoir ce qu'a été Strasbourg le jour où le drapeau allemand a été remplacé par le drapeau français et où le joug allemand a été brisé pour toujours. Il doit savoir à

fond cela. Tous les enfants de France doivent, comme lui, savoir cela. Rien n'est plus instructif, plus émouvant, plus irrésistible. »

Il refit donc avec son fils le chemin qu'il avait parcouru, le 21 novembre 1918, à la tête de sa compagnie.

« Par où êtes-vous entrés à Strasbourg ?

— Les soldats français sont rentrés à Strasbourg par l'endroit d'où ils en étaient sortis en 1871 : le faubourg National. Le général Gouraud, haute figure de soldat mutilé — il a perdu un bras pendant la guerre, — avait voulu qu'il en fût ainsi. Il avait compris l'âme de l'Alsace, respectueuse des traditions, soucieuse des symboles, et rattachant toujours un idéal à la réalité.



« Du faubourg National, nous nous dirigerons vers la place Impériale où a eu lieu le défilé. Déjà, elle ne s'appelait plus place Impériale. Tout de suite, les Strasbourgeois en avaient changé le nom, après avoir renversé la statue de Guillaume. Elle s'appelle place de la République.

« Rien n'est comparable à la rentrée de nos troupes en Lorraine et en Alsace. Au loin, vers Metz, vers Strasbourg, vers Colmar, vers Mulhouse, les routes étaient bleues, toutes bleues. On eût dit que la ligne bleue des Vosges fondait vers le Rhin. Fleuves d'azur et d'acier qui charriaient des fleurs. Dans les villages les plus pauvres, en novembre, les femmes avaient trouvé des fleurs pour nos soldats.

« Tous nos régiments d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, arrivant chez nos frères délivrés, faisaient preuve d'une correction digne de leur héroïsme. En voyant ces soldats au visage tranquille, à l'attitude fière, à l'uniforme flambant neuf, aux magnifiques armes, on ne pouvait, sans un effort, se rappeler qu'ils venaient de pousser jusqu'au bout, pendant plus de quatre années, la plus terrible des guerres. A peine si cette

guerre se marquait par certain détail : un casque bosselé, un bidon cabossé, un fourreau de sabre enveloppé de toile, un canon maquillé, un cheval à longs poils, maigre d'une bonne maigreur de campagne, un étui à masque contre les gaz asphyxiants.

« Sur les routes bleues, en sens inverse, s'avançaient des groupes noirs. C'étaient les prisonniers français, anglais, belges ou russes, revenant d'Allemagne. Maigres, hâves, ils portaient les vêtements les plus hétéroclites : casquette brune, pantalon noir, capote en loques. Un vestige d'uniforme les faisait seul reconnaître. Mais, dans leurs yeux, brillait une étrange lueur. Ils étaient vengés. Parmi les groupes des prisonniers, roulaient des chariots pleins d'un humble mobilier. C'étaient ceux des paysans alsaciens expulsés par l'ennemi de l'autre côté du Rhin qui revenaient,



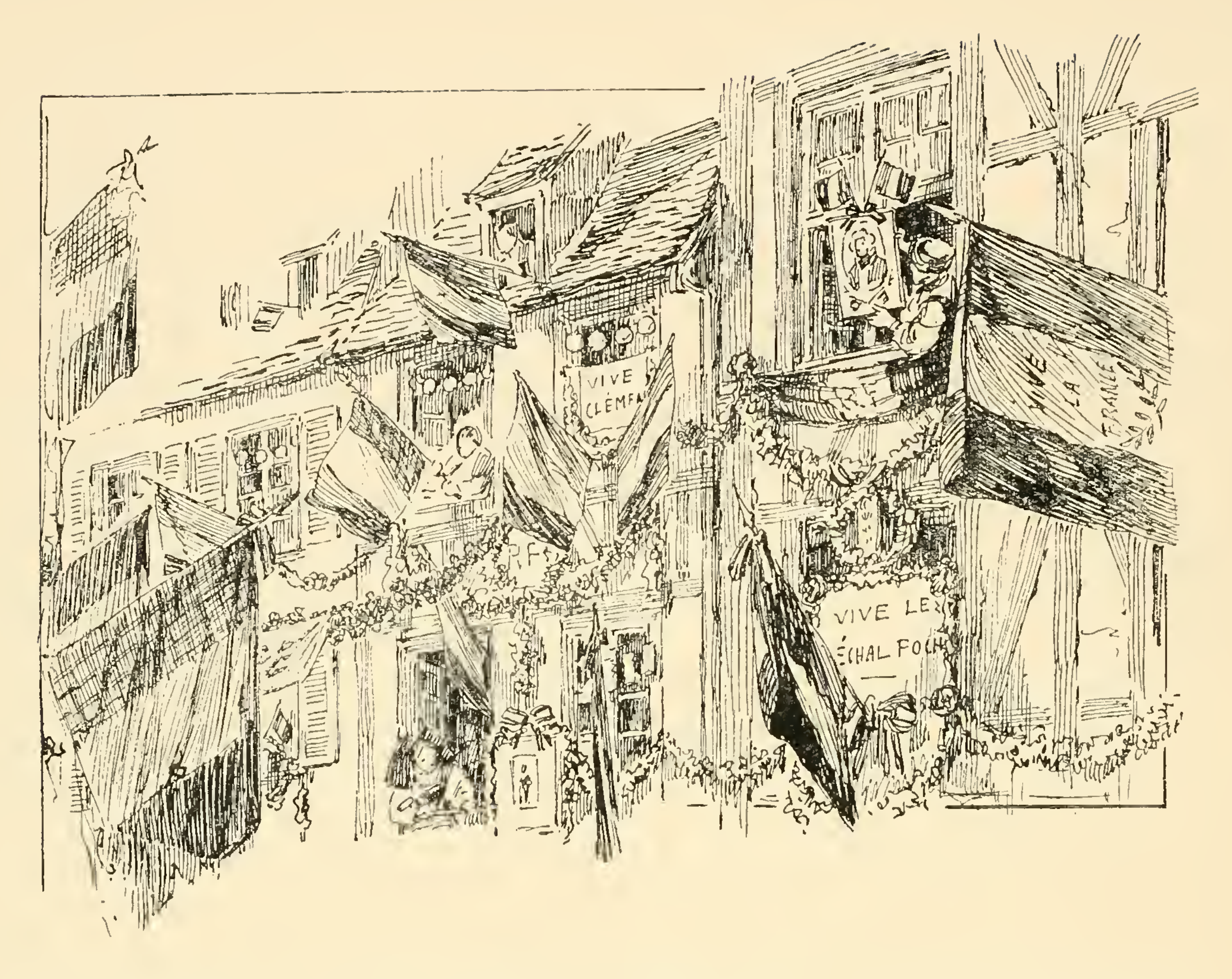
épuisés, mais rayonnants d'espoir.

« En voyant nos soldats si beaux et si bons, les Alsaciens et les Lorrains disaient :

« — Tout éloge qu'on pourra « faire des vainqueurs de la Marne, de l'Yser, de la Somme, de Verdun, est « au-dessous de la vérité. Vive la France! »

« Et nous, en voyant l'Alsace et la Lorraine déborder d'une si pure allégresse patriotique, nous disions :

« — Au-dessous de la vérité, sera tout éloge qu'on pourra faire de ces provinces



« qui ont donné un si noble spectacle de fidélité et qui, à tout prix, ont gardé leur « cœur à la France. »

« Après un long voyage en chemin de fer, on croit entendre longtemps le bruit des wagons. Après ma rentrée à Strasbourg, je croyais entendre toujours le cri de : « Vive la France! » Poussé tantôt avec violence, tantôt avec extase, tantôt avec brusquerie, tantôt avec lenteur, ce cri où les vieillards et les enfants mêlaient leur souffle, ce cri, c'est toute la vie et tout l'esprit de nos deux provinces délivrées. Jusqu'à la mort, je l'entendrai à mes oreilles et à mon cœur.

« Sur nos automobiles militaires que rien ne recouvrait, les enfants, coiffés de cocardes et armés de drapeaux, s'élançaient, se cramponnaient et se pressaient, avec une opiniâtreté furieuse. En vain, l'automobiliste essayait de les écarter. Ils reparaissaient toujours nombreux et en criant toujours plus haut : « Vive la France! »

« Rien à faire! concluait l'automobiliste en riant. J'aurai donc toujours mes mille « kilos de gosses. »

« Les tout petits, qui n'avaient pas encore la force de crier, tendaient leurs mains pour que la main d'un soldat français les touchât. Une mère me disait :

« — Ma fille a cinq ans. Depuis qu'elle sait que les Français vont venir elle « tremble de joie. »

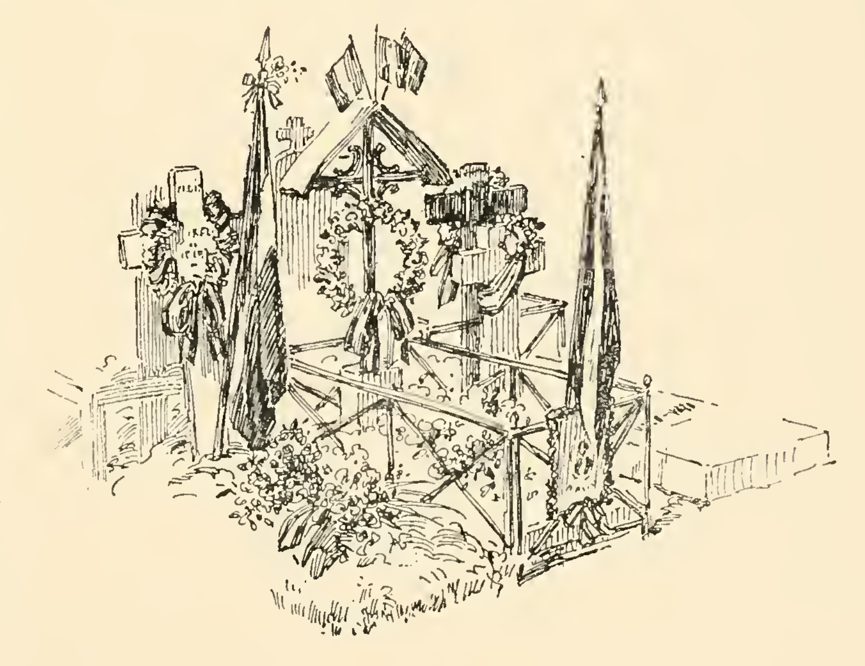
« Les hommes, les femmes, les enfants, des villages voisins arrivaient à la ville. Quelques-uns, partis depuis la veille, avaient fait, à pied, plus de vingt kilomètres. D'autres remplissaient les grandes voitures des jours de fiançailles. De toutes les antiques armoires, de toutes les récentes cachettes, on avait extrait les costumes qui, jadis, au temps français! faisaient le bonheur des ancêtres. Le temps français est revenu. De toutes parts apparaissaient les jupes rouges, les tabliers bleus, les corsages de velours, les somptueux châles verts, les bonnets précieux encadrés par le large ruban de faille noire. Beaucoup de jeunes garçons aux larges cocardes tricolores montaient, suivant la vieille mode alsacienne, de beaux chevaux prêts à caracoler. Ce sont les arrière-neveux des cavaliers rustiques à qui Napoléon Ier disait : « L'Alsace à cheval vaut l'Alsace à table, ce qui n'est pas peu dire ».

« On avait mis aux fenêtres les portraits des aïeux. Pourquoi? Pour que de leurs yeux morts mais qui voient à travers les temps, les aïeux voient aussi nos soldats, et pour que nos soldats voient les aïeux les regarder. Sur les croix des tombeaux on avait attaché des cocardes tricolores. Nos cimetières étaient en fête.

« En regardant toutes les maisons se pavoiser de drapeaux français, la foule aux costumes de fête se presser en criant : Vive la France! et les soldats français passer à travers un immense tourbillon de joie populaire, j'étais tenté de me dire : « N'est-ce pas un rêve? ». Mais, en observant un peu davantage, je me disais : « En vérité, ces drapeaux français sur ces maisons, ces soldats français dans ces « rues et sur ces routes, cette foule acclamant ces soldats français, tout cela forme « le tableau le plus naturel du monde. Tout cela c'est la vie normale. Ce qui était « un rêve, un exécrable rêve, un cauchemar sans nom, c'était l'invasion allemande. « Le cauchemar est dissipé. Nous rentrons dans la réalité de notre existence et « de notre destin. »

« — Ces drapeaux, tous ces drapeaux, d'où venaient-ils?

« — Ces drapeaux, par centaines de mille, venaient de la région même. Depuis si longtemps, Lorraines et Alsaciennes prévoyaient la victoire! L'espoir les soutenait aux plus sombres heures, et elles cousaient du bleu, du blanc, du rouge. La bande bleue de tel drapeau se compose de neuf pièces. A un certain moment, le bleu a manqué. Dans les heures sombres, c'est le bleu qui manque le plus. Alors,



on a eu recours à toutes les teintures possibles. Quelques-unes de ces teintures ont donné un bleu de ciel un peu pâle, mais si printanier! D'ailleurs, on a eu recours aussi à toutes les étoffes. Certains drapeaux ont été faits avec des blouses, avec des tabliers, même avec des corsages.

« Au début de ces transports d'enthousiasme, les statues équestres de Guillaume I[er] ont été renversées. Rien de plus grotesque et de plus lamentable que les quatre fers en l'air des lourds chevaux de bronze. C'est l'image exacte de l'effondrement impérial. A Strasbourg, la tête de Guillaume I[er] a été déposée aux



pieds de Kléber. Le coup s'est fait pendant la nuit. Une bonne corde avait été fixée à la statue, et des gens de bonne volonté la tiraient. Tout le monde aurait voulu être de l'affaire. On donna des numéros. « Trente centimes, pour tirer sur la corde de « l'empereur ». L'argent ainsi recueilli fut consacré à l'achat de fleurs pour les soldats français. »

Au Palais Impérial, Paul Grissain et son fils s'arrêtèrent à la première marche du péristyle.

C'est l'endroit où s'arrêtait l'empereur Guillaume II quand il regardait le *Parademarsch* de la garnison. Le 21 novembre, le général Gouraud y présida une revue française sans pareille. Pour la première fois, depuis 1870, la vaste place était remplie d'hommes, d'enfants, de femmes, venus pour assister à un défilé militaire. Tous acclamaient frénétiquement nos soldats. Les grands nœuds rouges des jeunes Alsaciennes semblaient des champs de coquelicots devant un torrent de bluets.


G. Dutriac

Les ordres les plus rigoureux fléchirent sous la pression de la fervente ténacité populaire. Préoccupé d'éviter tout accident et de maintenir l'harmonie dans le mouvement continu, le général Gouraud avait ordonné qu'on empêchât tout élément civil de se glisser dans les rangs. Tout à coup, derrière les spahis, on vit galoper, sur de beaux chevaux rustiques, de jeunes paysans portant en sautoir des écharpes aux couleurs françaises.

Puis, quand arriva l'artillerie, un de nos canons s'avança, tout chargé de jeunes Alsaciennes en costume ravissant. Nos artilleurs, qui savaient si bien refouler l'adver-



saire, avaient, cette fois, été forcés de céder la place. Et le premier 75 apparaissait comme un bouquet de fleurs vivantes.

A cette vue, le général Gouraud fit un geste d'indignation résignée et souriante. Peut-être se rappelait-il le mot d'un des plus sagaces officiers du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire : « Ces Alsaciens, ce sont gens de grande vaillance et de petite obéissance. » Les Alsaciens et les Lorrains n'obéissent bien qu'à ceux qu'ils aiment et seulement quand il y a péril à obéir.

La foule acclama Gouraud. Elle acclama son chef d'état-major, le colonel Pettelat, qui se tenait près de lui. C'est un chef de grande fermeté et de grande expérience, malgré son air d'extrême jeunesse qui, au premier abord, trompe tous les yeux.

Le 7e régiment défila. Son colonel, lui aussi, semblait avoir vingt ans. Bravo le 7e! Bravo le 25e! Bravo le 47! Bravo le 155! Bravo le 14! Les baïonnettes s'éloi-

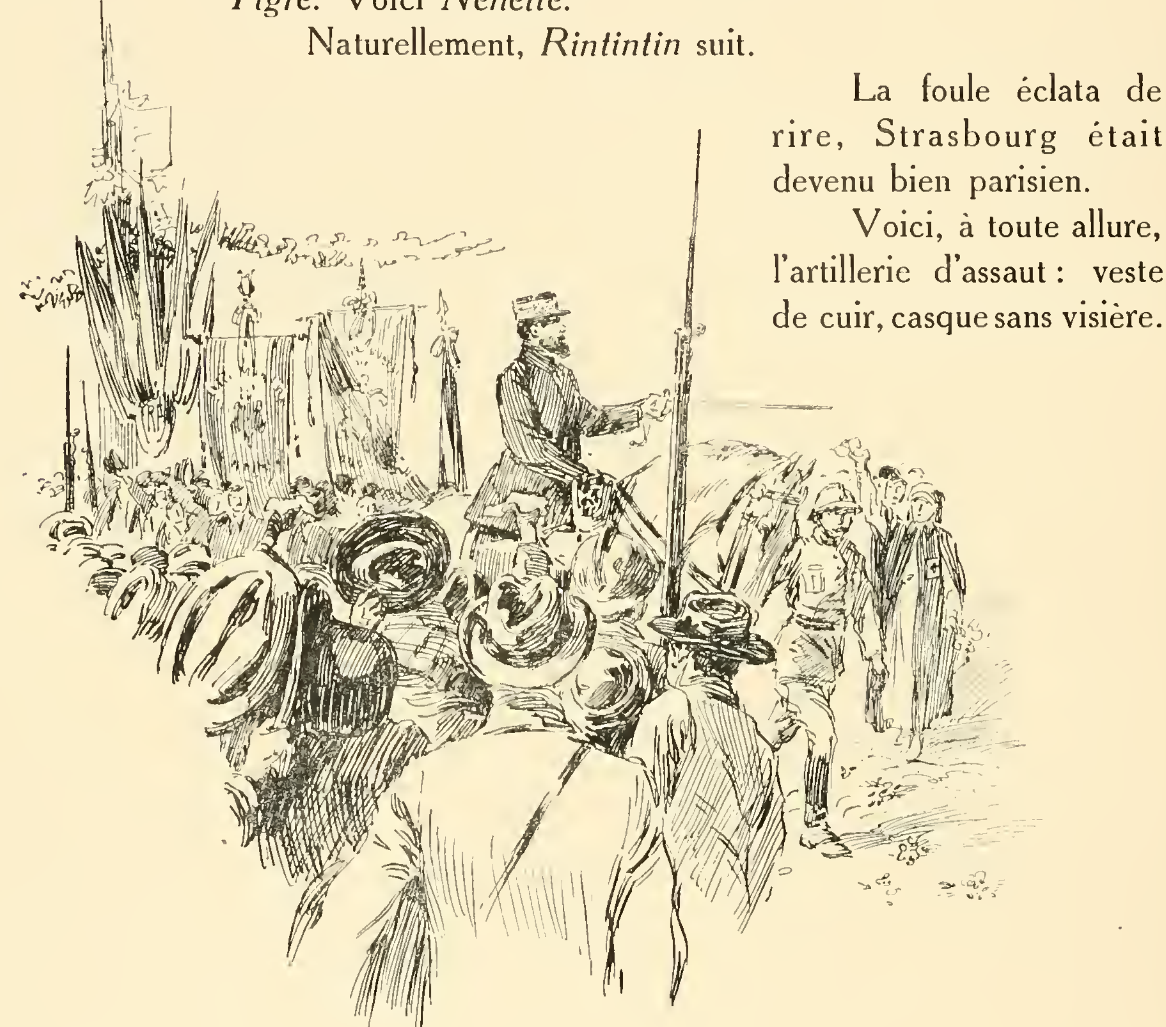
gnaient, avec un dernier éclair ardoisé. Bientôt de nouveaux canons apparurent. Bravo, les canons! Les chiffres de leur calibre étaient aussi, à la gloire. Le 75 avant tout! Puis, le 120 long! Et le reste, qui vaut aussi son pesant d'or.

Aux boucliers des canons sont inscrits des noms si tendres et si vaillants! Voici Marianne. Voici Marthe. Voici... oh! ce nom, en lettres triomphales : *Alsace*! Un de nos cannoniers avait écrit amoureusement ce nom, sur le champ de bataille. Sur l'ex-place Impériale, Strasbourg le lisait avec des larmes dans les yeux. Puis, Strasbourg souriait soudain à travers ses larmes. Voici le *Tigre*. Voici *Nénette*.

Naturellement, *Rintintin* suit.

La foule éclata de rire, Strasbourg était devenu bien parisien.

Voici, à toute allure, l'artillerie d'assaut : veste de cuir, casque sans visière.



Viennent ensuite les tanks, dans un sillage d'applaudissements forcenés. Strasbourg liait connaissance avec la grande ménagerie de la guerre moderne. Camouflés de vert et de jaune, coiffés de la coupole hémisphérique d'où les canons s'allongent comme des trompes, ces pachydermes d'acier sont, comme il sied, à la fois massifs et souples. A leur vue, Strasbourg, transporté, cria : « Vive le 18 juillet ».

« Ah! Strasbourg savait que nos tanks avaient fait leur coup de maître dans la contre-offensive du 18 juillet 1918, où mon oncle Antoine est tombé en héros.

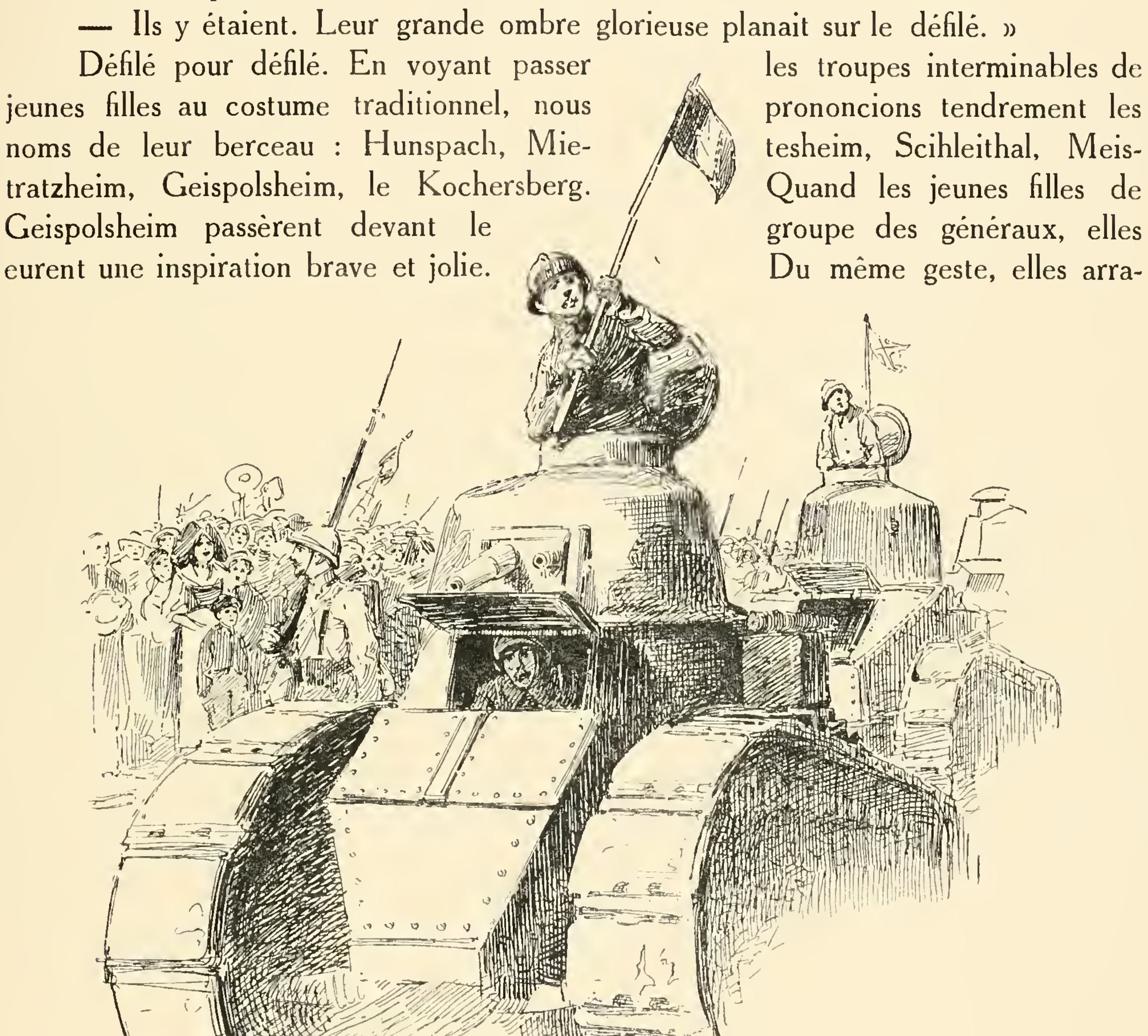
— Et où commença l'effondrement de l'Allemagne! »

En passant, tous les officiers saluaient de l'épée avec un geste tellement fier et attachaient, sur les yeux du grand chef, des yeux tellement heureux que la foule les buvait du regard.

« Si nos pauvres morts avaient pu être là, une minute seulement!

— Ils y étaient. Leur grande ombre glorieuse planait sur le défilé. »

Défilé pour défilé. En voyant passer les troupes interminables de jeunes filles au costume traditionnel, nous prononcions tendrement les noms de leur berceau : Hunspach, Mietesheim, Scihleithal, Meistratzheim, Geispolsheim, le Kochersberg. Quand les jeunes filles de Geispolsheim passèrent devant le groupe des généraux, elles eurent une inspiration brave et jolie. Du même geste, elles arrachèrent les bouquets de leur poitrine et les lancèrent. Les généraux sourirent à cette mitraille fleurie et passionnée.



Au passage, on reconnaissait les bannières des corporations. Quelques-unes d'entre elles avaient assité aux fêtes de 1840, pour l'inauguration de la statue de Gutenberg. Les pompiers, la hache sur l'épaule, marchaient derrière la bannière de Strasbourg qui représente la Vierge et qui arbore ces mots : « Sainte Marie, délivre notre ville ». Le général Gouraud salua le drapeau avec une tendresse où se fondait son âme de soldat. Alors, d'une voix que la joie déchirait, le commandant des pompiers de Strasbourg, M. Heg, s'écria :

« La grande injustice est réparée. »

A l'hôpital, éclopés et malades avaient réuni leurs forces pour arriver jusqu'aux fenêtres. Seuls, quelques vieillards infirmes demeuraient dans leur lit. Un officier français, prévenu par les médecins et les religieuses, déclara gaiement :

« Alors, c'est nous qui irons à eux. Cela se doit. »

Quand les bons vieux virent nos soldats apparaître, ils ouvrirent la bouche toute grande pour crier : « Vive la France! » Ce fut en vain. Ils pleuraient trop. A la fin, l'un d'eux, reprenant l'usage de la parole, murmura à travers ses sanglots :

« Ils resteront, n'est-ce pas? Ils resteront?



— Je te crois, vieux frère! repondit simplement l'officier.

— D'ailleurs, ajouta une religieuse, nous les retiendrions de force ».

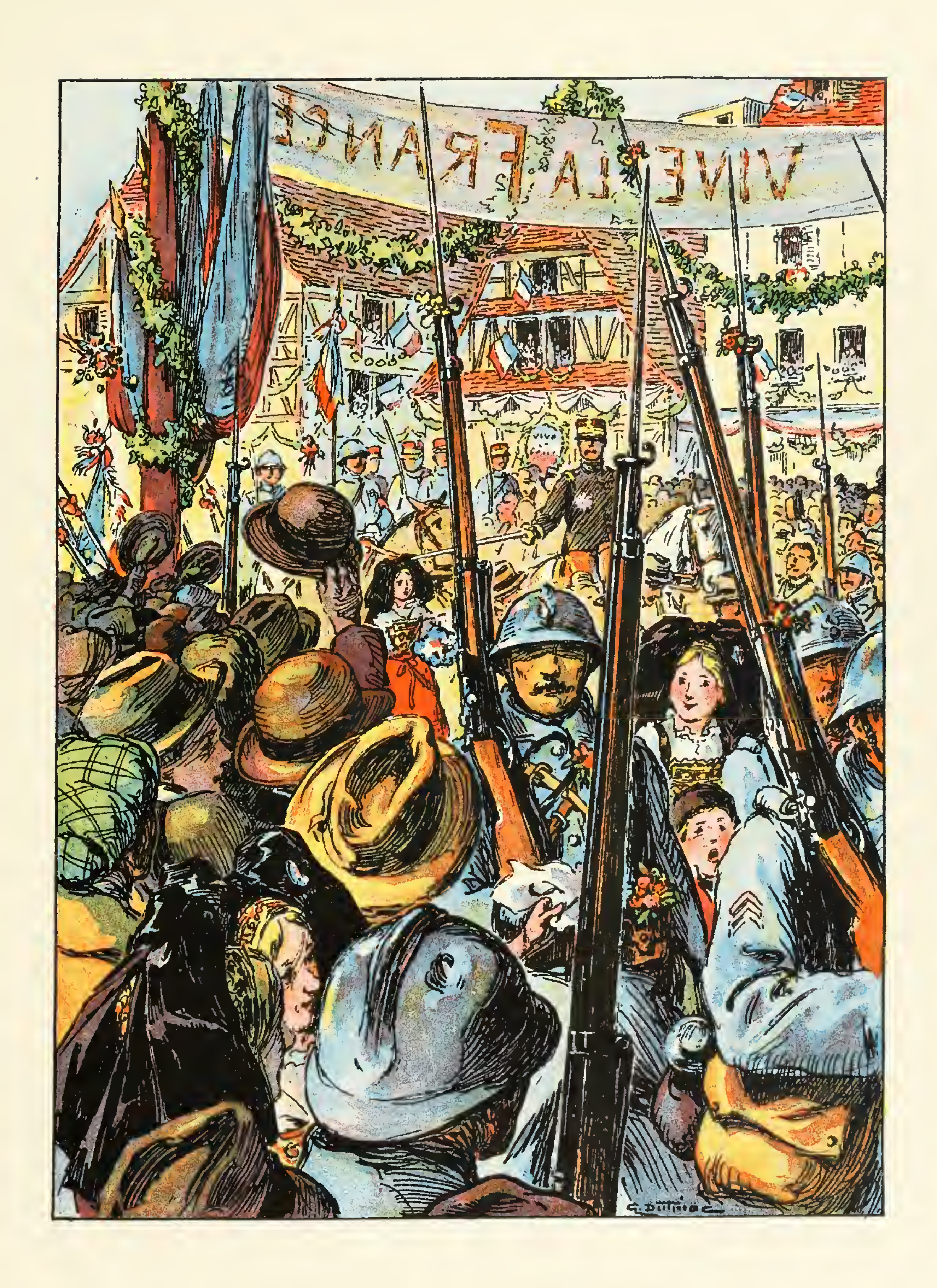
Et le vieux, rajeuni de quarante-huit ans, éclata de rire, comme un conscrit.

Après le défilé, le général Gouraud nous dit : « Jamais on n'a rien vu d'aussi beau ». Et il ajoutait à voix basse :

« Si j'ai pu faire quelque chose de bon dans ma vie de soldat, cette journée m'en récompense mille fois pour une. »

Le général avait dit aux Alsaciens :

« Quand on sonnera au drapeau, il y aura sans nul doute une grande émotion.


VIVE LA FRANCE
G. Dutriac

Cette sonnerie m'émeut toujours, moi qui pourtant en ai l'habitude. Et vous, voilà cinquante ans que vous ne l'avez pas entendue. »

Après la revue, on sonna au drapeau.

Le général saisit les plis d'un de nos drapeaux héroïques et, longuement, appuya sur ses lèvres l'étoffe déchirée par la mitraille.

C'était un baiser qu'il donnait à la patrie entière, à cette France sublime qui, tout en pleurant ses enfants morts, sourit à ses enfants délivrés.

Strasbourg, l'Alsace entière, pleurant et souriant à la fois, bénissait le drapeau de France, le seul qu'elle ait jamais aimé, le seul même qu'elle ait jamais connu.

Le soir même du jour où l'Alsace et la Lorraine furent officiellement libérées, une voix française a dit à nos frères alsaciens-lorrains :

« La France a consenti pour vous aux plus cruels sacrifices. Combien y a-t-il d'habitants en Alsace-Lorraine, défalcation faite des Allemands et des fils d'Allemands? 1 500 000. Or, la France a perdu dans cette guerre 1 500 000 de ses enfants. La liberté de chacun de vous, frères tant aimés, a été rachetée par le sang d'un Français. »

Metz, Strasbourg, Mulhouse, Colmar, surtout Strasbourg, enregistrent dans leur histoire des fêtes illustres. Ces fêtes, à proprement parler, furent des chefs-d'œuvre. Leur image se perpétue dans des gravures que recherchent les amateurs d'art. Avec les mouvements de la foule et l'illumination des monuments, les organisateurs de ces fêtes composaient une architecture vivante.

Les fêtes de novembre 1918 sont infiniment plus animées, plus resplendissantes, plus belles. L'art n'y est pour rien. Elles resteront le chef-d'œuvre spontané d'un peuple.

Dans toute l'Alsace et dans toute la Lorraine, le peuple, en état de grâce, dès l'apparition de l'armée française, a été son propre organisateur, son propre inspirateur, son propre transformateur artistique. Il s'est enveloppé d'une beauté parfaite.

La joie héroïque le pénétrait, le sublimisait, et, sans métaphore ni exagération, le transportait. Pour s'élever vers nos drapeaux, il quittait le sol d'un élan miraculeux. Un même cri sortait de toutes les poitrines, un même acte de foi était sur toutes les lèvres, un même acte d'amour dans tous les cœurs.

L'Allemagne voulait que, avant de rendre l'Alsace à la France, l'on fît un plébiscite, c'est-à-dire un vote où les Alsaciens-Lorrains auraient exprimé leurs sentiments.

Le plébiscite dont parlait l'Allemagne, nous l'avons eu mille fois pour une : plébiscite des acclamations, plébiscite des fleurs, plébiscite des cocardes, plébiscite des drapeaux, plébiscite du silence, plébiscite des larmes.

Les témoins de cette fête demeurent tous d'accord sur ce point.

Ceux qui connaissent l'Alsace et la Lorraine disent :

« Jamais on n'a vu de si belle fête en Alsace et en Lorraine. »

Ceux qui connaissent la France entière, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée et depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin, disent :

« Jamais on n'a vu si belle fête en France. »

Ceux qui connaissent l'histoire de l'humanité entière disent tous :

« Jamais, sous le ciel, on n'a vu si belle fête. Nous le jurons. »

Aux endroits où, devant Guillaume II, les troupes allemandes défilaient au pas de parade, les Alsaciens et les Lorrains ne cessaient pas d'admirer nos soldats. Viril enchantement auquel, sans doute, se mêlait une surprise qui le rendait encore plus délicieux :

« Comme ces soldats français sont bien portants, bien équipés, bien vêtus! Quelle souplesse et quel rythme ont leurs mouvements! Quelle intelligence, quelle énergie, quel entrain et quelle bonté se lisent sur leurs visages! »

L'ennemi avait voulu nous faire croire que l'armée française n'était plus qu'un troupeau sans discipline, sans cohésion, sans ressources. En toute occasion, il faisait fonctionner devant nous l'énorme machine de guerre qu'il appelait son invincible armée. Machine prodigieuse assurément, machine écrasante, mais machine sans âme, et que l'âme française a rompue, désarticulée, écrasée.

Et les grands chefs français! Quel abîme entre eux et les grands chefs allemands! L'ennemi prétendait dominer le monde par la morgue et la dureté. Ses chefs affectaient une inhumaine raideur. Au contraire, regardez les yeux profonds et doux, le sourire pensif et charmant de Foch, de Pétain, de Castelnau, de Gouraud.

Et aussi de Joffre, le vainqueur de la Marne. Et aussi de Clemenceau, le père de la Victoire, le seul survivant des députés protestataires qui, à Bordeaux, au moment où le maire de Strasbourg mourait de douleur, ont juré de travailler, jusqu'à la mort, pour la restitution de Strasbourg à la France.

Sur la place de l'Université, nos voyageurs aperçurent un groupe de Français : M. Appell, recteur de l'Université de Paris, né à Strasbourg; M. Pfister, vice-doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Strasbourg, né à Beblenheim; M. Haller, directeur de l'École de physique et de chimie industrielles, né à Felleringen; M. Weiss, né à Mulhouse; M. Haug, né à Drussenheim; M. le Dr Bucher, né à Guebwiller; M. Bourcart, né à Mulhouse.

« Quelle joie de vous rencontrer ici, chez nous! »

Les mains se serrent, les cœurs se répondent.

« Eh! bien, Christian Pfister, vous êtes allé voir Beblenheim? »

Les yeux de Pfister, brillèrent de sourire et de larmes. Sa patrie, où Jean Macé a fondé la *Ligue de l'Enseignement*, est délivrée; mais il n'a plus maintenant pour famille que la patrie.

Les cours de l'Université de Strasbourg, redevenue française pour toujours, se sont rouverts, en 1919, avec le plus grand succès.

Pierre écoute avidement les savants qui parlent des derniers maîtres français applaudis par Strasbourg avant l'annexion.

C'était Pasteur qui enseignait la chimie à l'École de pharmacie et à la Faculté des Sciences.

C'étaient l'abbé Baudain et Paul Janet qui enseignaient la philosophie.

C'étaient Reuss et Sabatier qui enseignaient la théologie protestante.

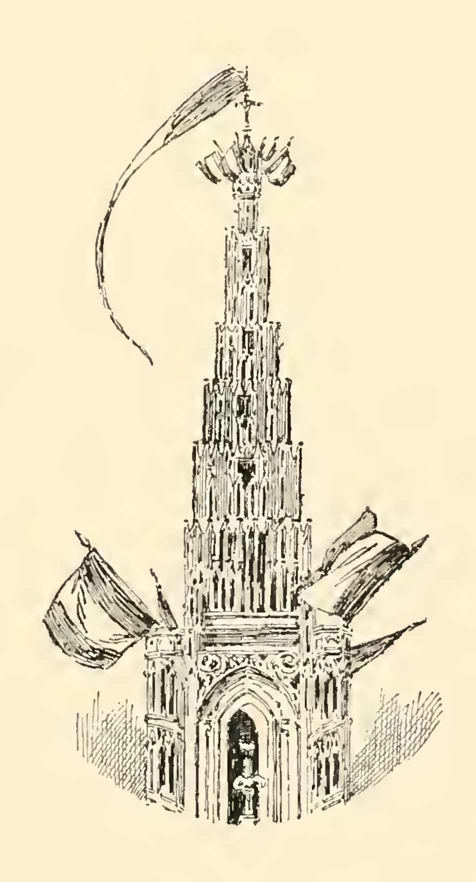
C'étaient Stolz, Sedillot, Küss, qui enseignaient la médecine. On sait que Küss, devenu maire et député de Strasbourg, tomba mort en apprenant que l'Alsace était arrachée à la France.

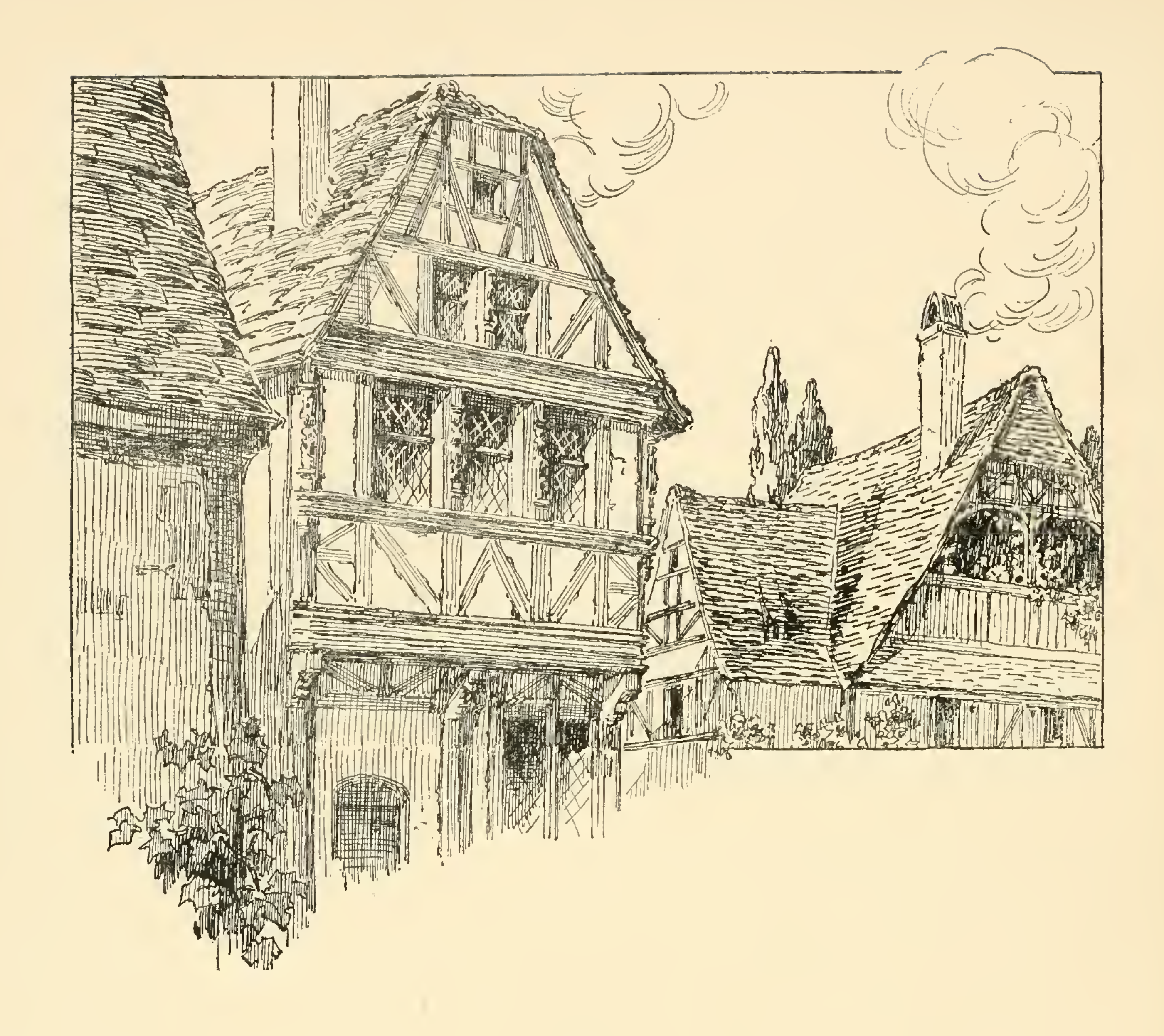
C'était Fustel de Coulanges qui enseignait l'histoire et qui, de son enseignement, tira ce chef-d'œuvre : *la Cité antique*.

N'est-ce pas à eux tous qu'a pensé Clemenceau, lorsqu'il s'est écrié : « En arrivant à Strasbourg, nous nous tournerons vers nos grands morts et nous leur dirons : « Passez les premiers! »

M. Appell rappelle l'enthousiasme manifesté par les étudiants qui, à l'unanimité, ont demandé que les cours fussent faits en français, et les professeurs allemands expulsés.

« L'Alsace, ajouta-t-il, avait un bâillon sur la bouche. Elle ne pouvait ni crier ni respirer. Aujourd'hui que le bâillon est arraché, elle ne cesse de proclamer son amour pour la France. »





IV

PAUL GRISSAIN CONDUIT SON FILS SUR LA TOMBE DE SES AIEUX ET DEVANT SA MAISON NATALE. — LE RETOUR CHEZ LE VIEUX KELMER. — LE SAPIN DE NOEL. — CONTES DE FÉES. — LE LABEUR DE LA MERVEILLEUSE ALSACE DONNE A L'ÉCOLIER UNE NOUVELLE ARDEUR AU TRAVAIL.

La nuit approchait.

« Il faut maintenant, dit Paul Grissain à son fils, aller dire au revoir à tes grands parents. »

Au cimetière, près de la tombe de ses grands parents, le fils écoutait le père parler du passé de sa famille si laborieuse, si digne, si française. Le père ajouta :

« C'est ici naturellement, que je veux reposer comme eux. »

Et le fils tenait son père par le bras comme pour le garder à jamais.

En sortant du cimetière, Paul Grissain dit :

« Hâtons le pas. Nous aurons le temps de repasser devant ma maison natale, avant de retourner chez le bon Kelmer. »



La maison qu'habitaient les Grissain est une des plus caractéristiques de Strasbourg, vieille et gracieuse demeure à pignon sculpté, à très haut toit percé de lucarnes.

A huit heures, il sonnaient à la porte du bon Kelmer.

« Tout est prêt, leur dit l'hôte admirable. Pierre Grissain, qui vient pour la première fois à Strasbourg, aura l'idée d'un de nos Noëls alsaciens. »

Au milieu du salon familial où le père et le fils sont introduits, un sapin se dresse que fleurissent à l'envi rubans, fruits, figurines, jouets et menus paquets



bariolés. Au-dessus, attaché à un cordon rouge, rayonne une croix de la Légion d'honneur.

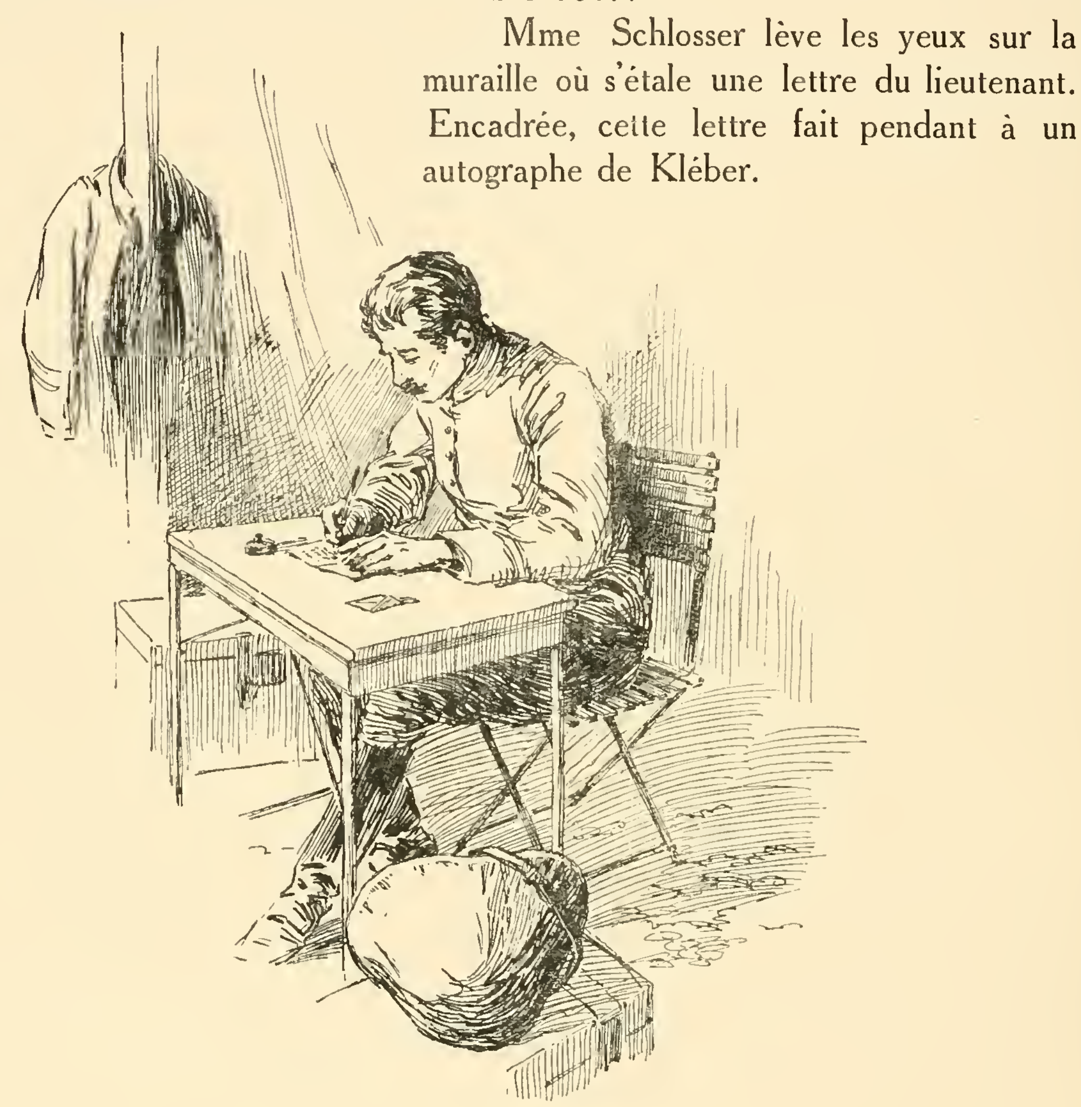
Avec un zèle plus pieux que jamais, la sœur de Kelmer, Mme Mathilde Schlosser met la dernière main à son chef-d'œuvre annuel.

Jolie encore et si charmante, — est-il rien de plus doux que ces mots : une jeune grand'mère? — profil droit, grands yeux purs, cheveux noirs mêlés de fils d'argent et naturellement ondulés, la jeune aïeule apparaît comme une des plus exquises figures d'Alsace.

Sa tâche terminée, elle se recule, et, s'asseyant sur une chaise de bois, près d'un antique rouet, contemple le sapin.

Dans la décoration éphémère de l'arbre, elle salue certains ornements qui sont de durée. Ils égaieront l'enfance de ses petits-fils, comme ils ont égayé son enfance, à elle, la grand'mère. Voilà, par exemple, les deux figurines de porcelaine qu'on a jadis achetées pour elle et pour son frère. Ce frère, c'est le lieutenant Aymé Kelmer, mort au Tonkin à la fin de décembre 1889.

Mme Schlosser lève les yeux sur la muraille où s'étale une lettre du lieutenant. Encadrée, cette lettre fait pendant à un autographe de Kléber.



« Mon frère, murmura-t-elle, tu seras le roi de la fête, cette nuit. »

Bientôt, les petit-fils et petites-filles entrent par groupes. Une curiosité à la fois ardente et discrète donne à leurs yeux bleus ou bruns la même flamme ravissante. Parents et amis s'asseyent derrière les enfants. Dans un murmure de conversations, l'intime sympathie des âmes crée cette atmosphère pénétrante, cordiale, délicieuse, qui est une des grâces du cher pays.

« C'est l'oncle Aymé qui vous a invités ce soir, dit Mme Schlosser aux enfants. C'est lui qui vous reçoit. Il a tout prévu, tout réglé, pour votre Noël. L'oncle Aymé! Vous savez comment il est mort.... »

Dans un tiroir de sa table, Mme Schlosser prend une lettre que tous ses enfants connaissent bien. Elle lui a été écrite par un commandant de la Légion étrangère, devenu aujourd'hui général de division.

« Depuis le commencement de la campagne, votre frère, le lieutenant Aymé Kelmer, avait accompli des prodiges d'endurance et de valeur. Le 26 décembre, comme la situation devenait grave et que l'on se sentait entouré d'ennemis, il se porta en reconnaissance avec quelques hommes. Au loin, dans les rizières, flottait un morceau d'étoffe rouge. Était-ce un de ces fanions que les réguliers chinois plantent sur leur front de bataille? Était-ce simplement une de ces perches de bambou qui indiquent la tombe d'un indigène? On ne savait. Devançant l'ordre de votre frère, deux soldats s'élancèrent à la découverte et tombèrent bientôt, grièvement blessés. Votre frère, ne voulant pas les laisser aux mains d'un ennemi sans pitié, marcha jusqu'à eux sous un feu terrible. Avec une force surhumaine, les soutenant de ses bras, le brave camarade les ramena en lieu sûr. Mais, en atteignant le but, il fut blessé, lui aussi, et mortellement. Son courage n'avait d'égal que sa bonté. C'est un véritable héros que nous pleurons. »

A la lecture de ces nobles lignes, les yeux des enfants brillèrent plus forts. Ils ne pleuraient pas : la mort est pour eux chose si éloignée, si étrangére! Et puis, l'oncle Aymé, le bon géant de qui le portrait domine la salle, large front, moustache et barbiche noires, a l'air si vivant! Aussi bien, tout cela, c'est déjà de l'histoire. La lettre du commandant leur semble aussi ancienne que l'autographe de Kléber, qui lui fait pendant là-haut dans son cadre. L'encre des deux lettres n'a-t-elle pas également jauni? Les enfants possèdent une incroyable puissance d'anachronisme, sans doute parce qu'ils ont encore le sens de l'éternité.

Mais voici que Mme Schlosser prend en main la dernière lettre de l'oncle Aymé.

Elle la lit, en s'arrêtant çà et là pour expliquer certains passages.

« Ma sœur chérie, il est quatre heures du matin. Je viens de célébrer la fête de Noël, avec mes hommes, dans un village tonkinois entouré d'une forêt de bambous, sur les bords du Loch-Nam.

« Mes hommes montrent, en toute occasion, une vaillance qui m'enchante. Qui dira jamais assez tout ce que cette Légion étrangère contient de dévouement caché? Certes, il y a là quelques aventuriers qui viennent de partout et qui peut-être ont tout fait. Mais ils se fondent dans une masse admirable de braves et généreux compagnons.

« D'ailleurs, des uns comme des autres, j'ai réussi à me faire obéir en me faisant aimer. Tu te rappelles, grande sœur, le bon père Grucker qui fut mon professeur à Strasbourg. Il disait : « Le principe de la discipline, c'est l'affection. L'élève « qui aime son maître l'écoute et le comprend. A celui qui ne vous aime pas, vous « n'enseignez jamais rien qui vaille ». Cela est exact aussi pour la discipline militaire.

« Si tu savais quelle délicatesse j'ai trouvée dans le cœur de mes hommes! Voici un fait entre mille. Ici, l'eau n'est guère bonne à boire, surtout pour nous, Alsaciens, qui sommes des gourmets d'eau pure. Dans une expédition, j'avais remarqué une source de qualité meilleure, et je l'avais signalée en passant. Entourée de menthe sauvage, au pied des montagnes qui limitent la vaste plaine où nous sommes postés, cette source est au moins à deux heures de marche. Or, chaque matin, je trouvais, près de mon lit, une cruche pleine de l'eau de cette source, et, sur la cruche, une touffe de cette menthe sauvage. J'avais beau surveiller mes hommes, leur rappeler le danger, leur défendre de sortir du poste, les menacer de punitions s'ils retournaient vers la montagne. Rien n'y faisait. A la fin, j'ai été forcé de dire : « Réfléchissez! S'il arrivait malheur, ce serait moi qui serais puni ». Alors, la cloche resta vide. Mais il y avait de la tristesse autour de moi....



« Pour cette fête de Noël, mes hommes avaient décoré un sapin avec beaucoup d'ingéniosité. Hélas! c'était tout de même un sapin tonkinois. Oh! notre sapin d'Alsace et nos petits bonshommes en porcelaine!

« Ici, les soldats ont fait le réveillon avec du café, réduit en poudre, à coups de crosse de fusil, dans le couvercle de marmite que mon sergent tenait entre les pieds.

« Puis est venue l'heure de la causerie, des contes.

« Quels contes de Noël choisir, pour de tels hommes? En cette matière, mon répertoire est médiocre. A tout hasard, j'ai choisi le *Chat botté*. Ce chat a dû chausser des bottes de sept lieues pour tenir jusqu'ici. Mais son succès fut sans pareil. Le *Petit-Poucet* a suivi, et *Cendrillon*, et *Barbe-Bleu*, et le *Chaperon rouge*. Mes hommes ont voulu tout Perrault et toute la Mère l'Oie.

« A conter ainsi, je te l'avoue, moi-même je prenais un extrême plaisir. Tu vas rire aussi, ma grande! Involontairement, j'imitais tour à tour l'intonation ingénue du Chaperon rouge et le rauque grondement du loup. Alors, j'entendis murmurer : « Tiens! la voix du lieutenant rappelle les balles chinoises ». Remarque pleine de justesse. En effet, les balles chinoises, en passant près de nos oreilles, font entendre, les unes un tragique ronflement, les autres, un sifflement assez doux, suivant qu'elles



viennent du fusil Remington au gros calibre, ou du fusil Winchester au calibre étroit. Ces deux conteurs-là auront la parole après moi!

« La jolie fête de Noël! Presque aussi tiède qu'en été, le ciel était criblé d'étoiles. Une idée me vient, grande sœur. Quand tu seras grand'mère, dans trente ans par exemple, oui, dans trente ans jour pour jour (compte sur tes doigts!), le 24 décembre 1919 (j'ai peine à écrire cette date qui ne commence pas par 18...), tu réuniras tous les petits-enfants et tu leur conteras les contes de Fées pour leur fête de Noël. Serai-je près de toi? Oui, assurément. Soit de corps et d'âme, soit d'âme seulement, je serai près de toi.

« Les enfants t'écouteront, comme, cette nuit, m'ont écouté mes hommes, de toutes leurs oreilles et de tous leurs yeux. Ces contes sont si beaux, si pittoresques, si plaisants, si pleins de pitié! Là se sent battre le cœur même du peuple. Et ils renferment tant de vérité profonde!

« Nous avons nos fées. C'est l'Espérance. C'est la Pitié Filiale. C'est la Tendresse fraternelle. C'est l'Amitié. La reine des fées, c'est la France. Armée de sa baguette magique, la France fait triompher le Droit. Elle élève, dans ses écoles, une foule de petits Chaperons rouges et de petits Poucets qui n'auront jamait peur de l'Ogre, malgré ses moustaches retroussées et ses féroces rodomontades....

« Mais il faut que je te quitte, grande sœur. Voilà le jour. »

Les enfants répétèrent d'une commune voix, presque à leur insu : « Voilà le jour ».

Le lendemain, Pierre Grissain retournait à son collège et reprenait son travail, avec une ardeur nouvelle.

Chaque fois qu'une tâche lui paraissait un peu trop difficile, il n'avait qu'à songer aux merveilles de l'Alsace où le labeur rayonne de gloire, et sa tâche s'achevait brillamment, à la française!



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — La récompense du bon écolier Pierre Grissain. — En route pour Strasbourg. — Les larmes du *Tigre*. — Nos voyageurs devant l'horloge de la cathédrale. — Du haut de la tour. — Les nids de cigognes. — La Maison des Pénitents 5

CHAPITRE II. — Chez le vieux Strasbourgeois Kelmer. — La légende du Repas suprême. — Effet des mauvaises fréquentations. — Justice strasbourgeoise. — Les trois pigeons du général Reybell. — L'appétit assaisonne les mets. — Couplet alsacien 16

CHAPITRE III. — Par où nos soldats, général Gouraud en tête, sont rentrés à Strasbourg. — Routes bleues. — Les enfants prennent d'assaut les automobiles. — Portraits d'aïeux aux fenêtres. — Drapeaux français et costumes alsaciens. — Défilé des troupes. — Voici *Nénette* et *Rintintin*. — Les vieux de l'hôpital. — Un groupe de grands Français devant l'Université de Strasbourg 27

CHAPITRE IV. — Paul Grissain conduit son fils sur la tombe de ses aïeux et devant sa maison natale. — Le retour chez le vieux Kelmer. — Le sapin de Noël. — Contes de fées. — Le labeur de la merveilleuse Alsace donne à l'écolier une nouvelle ardeur au travail 40

633-20. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-20.